

ORGANE DE LA FÉDÉRATION NATIONALE ANDRÉ-MAGINOT

ISSN 1269-472X

La Charte

93^e ANNÉE

OCTOBRE - NOVEMBRE - DÉCEMBRE 2022 N° 4

IL Y A 60 ANS : LA FIN DE LA GUERRE D'ALGÉRIE



Sommaire

ÉDITORIAL 3

ACTUALITÉS 4

La Grande-Garenne
Savoir tourner une page 4

Journée nationale d'hommage
aux Harkis et autres membres des
formations supplétives aux Invalides 6

NUMÉRO ALGÉRIE

Les appelés 8

Les engagés 54

Les Harkis 62

Les civils 70

La Charte

Organe de la Fédération Nationale André-Maginot

TRIMESTRIEL - Commission paritaire n° 1223 A 06713.

Octobre - Novembre - Décembre 2022. Dépôt légal à parution.



1^{re} de couverture :

Une vue sur la chapelle de Santa Cruz et le port d'Oran, photo prise depuis le Fort.

© Doctormaboul/Wikimedia

4^e de couverture :

La casbah d'Alger.

©PhR610/Flickr

Ancienne Fédération Nationale des Mutilés, Victimes de guerre et Anciens Combattants. L'aînée des associations, créée en 1888 et reconnue d'utilité publique le 28 mai 1933.

SIÈGE SOCIAL ET ADMINISTRATION :
24 bis, boulevard Saint-Germain, 75005 Paris
Tél. : 01 40 46 71 40
Email : fnam@maginot.asso.fr
Site internet : www.federation-maginot.com
CCP Fédération Maginot Paris 714-96U

DIRECTION ET RÉDACTION :
Directeur de la publication : René Peter
Rédacteur en chef : Jean-Marie Guastavino
Rédactrice en chef adjointe : Cathy Berjot-Ben Helal
Email rédaction : lacharte@maginot.asso.fr
Email diffusion : fichier@maginot.asso.fr

RÉSIDENCE ANDRÉ-MAGINOT (EHPAD) :
Tél. : 02 48 52 95 60

IMPRESSION :
Caractère Imprimeur
ZI Delta, 57 Montée de Saint-Menet,
13011 Marseille

La direction de *La Charte* ne peut être tenue pour responsable de la perte ou de la destruction des documents qui lui auraient été spontanément confiés

60 ans, si proche et si loin

Il y a 60 ans prenait fin la guerre d'Algérie.

Ce conflit, si proche pour nous, anciens combattants - 60 ans c'était hier - et si lointain pour les jeunes générations, demeure difficile à expliquer et à raconter pour les uns et par conséquent difficile voire impossible à comprendre pour les autres.

C'est pourquoi, à l'occasion du 60^e anniversaire de la fin de la guerre d'Algérie, nous avons décidé de rendre un hommage particulier à tous ces combattants, appelés, rappelés, engagés, harkis, moghaznis mais également aux civils, rapatriés... en leur consacrant ce dernier numéro de l'année.

Notre appel à témoignages en début d'année a rencontré un franc succès, dont nous nous réjouissons car il démontre - s'il en était besoin - que les anciens combattants répondent toujours présents. Un succès tel que, malgré un nombre de pages augmenté spécialement pour ce numéro, nous n'avons malheureusement pas pu y publier tous vos récits. Toutefois, soyez sans crainte, les témoignages, qui n'auront pas été publiés ici, le seront, dans la mesure du possible, dans les numéros suivants.

Car, qui mieux que ceux qui ont vécu ces tragiques événements peuvent raconter ce qui s'est passé de l'autre côté de la Méditerranée ? Qui mieux que vous aurait pu exprimer ces sentiments multiples, parfois contradictoires : fierté, contrainte, amertume, échec...

L'année 2023 sera riche en événements et en projets. En effet, notre fédération, créée en 1888, fêtera l'année prochaine ses 135 années d'existence et les 70 ans de son appellation André Maginot. Ce sera l'occasion pour nous de

mieux nous faire connaître auprès des dernières générations du feu, mais aussi des jeunes et des différentes instances gouvernementales notamment à travers la réalisation d'une bande dessinée, d'un film et par diverses actions, cérémonies et rencontres avec nos partenaires locaux et nationaux.

En cette fin d'année 2022, le conseil d'administration et le personnel de la FNAM vous souhaitent de très belles fêtes de Noël ainsi qu'à ceux qui vous sont chers. Profitez pleinement de votre famille.

Meilleurs vœux pour cette nouvelle année 2023 !



La Grande-Garenne

Savoir tourner une page

Fin juillet, nos trois couleurs qui flottaient sur le mâât du domaine de la Grande-Garenne ont été amenées. Le buste d'André Maginot, qui en constituait le socle, a été déplacé et installé dans l'enceinte de la Résidence André-Maginot voisine. Autant de signes qui soulignent la cession par la Fédération d'un site acquis en 1957 pour répondre aux attentes des anciens combattants d'alors. Il va sans dire que ce n'est pas sans une bien compréhensible nostalgie que les habitués des lieux apprennent qu'une page de près de 70 ans de la Fédération est désormais tournée, avec un ressenti voisin de celui que l'on connaît lorsque l'on se sépare d'une maison de famille à laquelle on est attachée et où l'on a ses habitudes.

Pour autant, se séparer de ce bien était devenu, au fil des ans, une ardente obligation. Depuis une dizaine d'années, ce domaine répondait de moins en moins à sa vocation première, offrir aux anciens combattants et à leurs proches un havre de paix et de quiétude. La génération montante des « jeunes anciens », aspirant sans nul doute à d'autres formes de loisirs, sous d'autres cieux, boudaient quelque peu le Domaine en dépit des efforts consentis pour en faire

dans sa catégorie un établissement des plus agréables. Pour pallier une fréquentation notoirement insuffisante, le Domaine avait élargi sa clientèle par l'accueil de séminaires d'entreprises et par la création d'un campus de jeunes fort prisé, notamment par les sessions locales du SNU. Rien n'y a fait.

Malgré tous nos efforts, le déficit financier observé année après année était tout bonnement abyssal et récurrent. Gaspiller de telles sommes était devenu insupportable. Après des années de tergiversations et de « poussière remise sous le tapis », le conseil d'administration décida, lors de sa réunion d'avril 2021, une cessation d'acti-



té du Domaine fin 2022 et sa mise en vente. Cette dernière disposition fut soumise, comme il se doit, au vote des adhérents réunis en assemblée générale au congrès de Nancy. Une majorité favorable s'étant dégagée, il devint possible d'aller de l'avant. La primeur de l'information fut immédiatement donnée aux personnels du Domaine, assurés de bénéficier des meilleures conditions de licenciement économique possibles, et à Madame la maire de Neuville-sur-Barangeon.

Un repreneur s'étant rapidement manifesté, il devint possible d'avancer au 31 juillet 2022 la cessation d'activité et de signer le 28 septembre l'acte de vente. Une forme de record pour boucler un tel projet en si peu de temps en dépit des interventions de parlementaires locaux relayant les « inquiétudes » de quelques administrés et, plus étonnantes, celles, insidieuses, des services préfectoraux du Cher marris de devoir trouver un site équivalent à la Grande-Garenne pour continuer à accueillir dans d'excellentes conditions les sessions départementales du SNU. Pour agaçantes que furent ces chasse-trappes, elles laissèrent de marbre la Fédération, forte du bien-fondé de sa démarche conduite dans le seul intérêt général et celui de ses adhérents.

Une page est désormais tournée dans la longue histoire d'une fédération qui va bientôt fêter ses 135 années d'existence. Cette cession va bien au-delà de son seul aspect financier auquel nombre de contempteurs se plaisaient à la réduire. En réalité, elle constitue un déplacement significatif du curseur des actions de la Fédération en direction de la jeunesse (classes de défense, cadets de la défense, rallyes citoyens) tout en intensifiant celles traditionnelles de mémoire et de solidarité. Il ne s'agit aucunement de réaliser quelques économies mais de dépenser mieux et plus.

De manière très concrète, l'argent consacré à combler le déficit chronique de la Grande-Garenne, permettra non seulement d'abonder de manière très significative les dotations traditionnelles de la Fédération mais aussi d'en élargir le champ. C'est dans cet esprit que la FNAM vient de signer une

convention par laquelle elle est partie prenante au financement du Village des blessés de Fontainebleau dédié à nos soldats blessés psychiques. De même, elle vient d'abonder le fonds de dotation nouvellement créé du Bleu de France, ce beau symbole de la mémoire et de la solidarité envers les anciens combattants. Par ailleurs pour pallier la fermeture de la Grande-Garenne, lieu de réunion traditionnelle de certains groupements, une convention devrait être signée prochainement avec l'IGESA pour offrir à nos adhérents une quinzaine d'établissements aux conditions d'accueil en tous points identiques, voire plus intéressantes que celles offertes précédemment par notre maison berrichonne.

Depuis nombre d'années, la gestion du



Domaine s'apparentait pour la Fédération au sparadrap du Capitaine Haddock, à savoir une source incessante de préoccupations inutiles, contre-productives et dispendieuses fort éloignées de ses objectifs. Avoir su tourner la page sans hésitation en dépit d'inévitables murmures de désapprobation souligne, s'il en était besoin, la volonté non pas de renier en quoi que ce soit le passé mais de se donner tous les moyens d'aller de l'avant à l'instar de ce que firent en maintes circonstances et avec bonheur les générations précédentes de la Fédération.

R.R.

Journée nationale d'hommage aux Harkis, aux Moghaznis et aux personnels des diverses formations supplétives et assimilés

Le dimanche 25 septembre 2022 s'est déroulée, dans la cour d'honneur des Invalides, la cérémonie d'hommage aux Harkis, aux Moghaznis, et aux personnels des diverses formations supplétives et assimilés.



© Ministère des Armées



© Ministère des Armées

Ce sont des soldats français qui ont été abandonnés il y a soixante ans. Leurs grands-pères avaient servi la France sur les champs de bataille de la Première Guerre mondiale. Pendant la Deuxième Guerre mondiale, leurs pères s'étaient

Mme Patricia Mirallès, secrétaire d'État auprès du ministre des Armées, chargée des anciens combattants et de la mémoire, a notamment déclaré :

Soixante ans après la fin du conflit en Algérie et vingt ans après la reconnaissance officielle de la tragédie vécue par les Harkis, cette période de notre histoire reste une plaie ouverte dans notre mémoire collective. (...)



© Ministère des Armées

battus à Monte Casino, avaient libéré la Corse ou débarqué en Provence. Les Harkis, eux, ont servi la France entre 1954 et 1962, versé leur sang et parfois sacrifié leur vie pour notre pays, dans cette guerre d'Algérie qui ne voulait pas dire son nom. (...)

La République est redevable aux Harkis pour les événements du passé.



Pour l'avenir, nous sommes tous responsables et devons tout faire pour que soient épargnées aux jeunes générations les souffrances qui ont déjà été endurées.

Le soir avait lieu le ravivage de la Flamme sous l'Arc de triomphe. M. Richard Pernod représentait la Fédération Maginot lors de ces cérémonies.

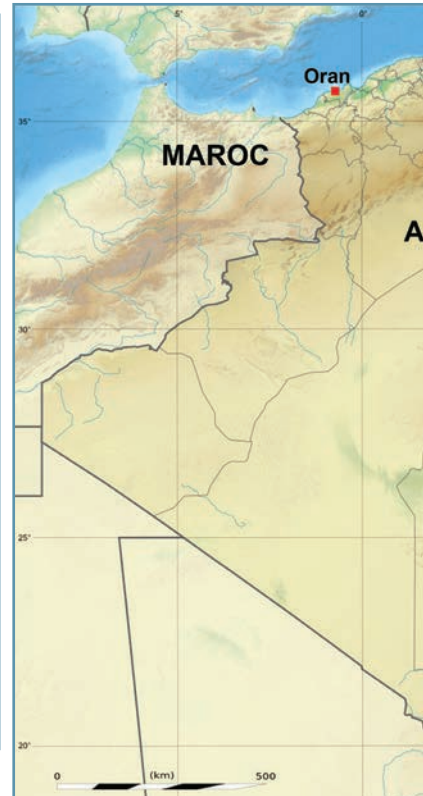


Il y a 60 ans : la guerre d'Algérie

Cette année 2022 marque les 60 ans de la fin de la guerre d'Algérie. Dès 1954, des jeunes ont dû quitter leur département en métropole pour combattre dans ceux d'Algérie, qu'ils ne connaissaient pas.

Pour que le souvenir du sacrifice de nos soldats perdure, La Charte vous propose quelques témoignages qu'elle a figés loin de toute considération politique ou idéologique. Ces ressentis n'ont pratiquement pas été « retouchés » et ils peuvent parfois s'éloigner de notre perception et nous surprendre.

Ils constituent cependant la mémoire du vécu de nos soldats et, pour la plupart, c'est la première fois qu'ils dévoilent quelques aspects de cette période difficile, qui commença en « maintien de l'ordre » pour finir en guerre.



Jacques Vogelweith

Un service militaire en 1961

La PMS

Je dois avouer n'avoir jamais été un guerrier, mais, comme tous les jeunes de ma génération j'allais devoir subir le service militaire ! En 1959, sa durée était de 28 mois minimum, de plus pour la très grande majorité, en Algérie ! Je savais que, suite au Conseil de révision, positif, je n'y échapperais pas...

À mi-chemin de mon parcours d'étudiant d'école d'ingénieur, mon père, de plus en plus insistant, m'incita à faire la PMS, (Préparation Militaire Supérieure). Cette injonction signifiait d'aller passer un samedi

après-midi sur deux dans une caserne, sous l'uniforme, au lieu d'aller me distraire avec les copains ! Finalement, je me suis décidé suite à une argumentation percutante :

« À tous les coups tu vas aller en Algérie... Il vaut mieux y aller avec une barrette d'officier que comme simple « bidasse »... Et il est préférable de commander les adjudants que l'inverse ! »



Je crois que le dernier argument a été décisif. On a tous en mémoire l'image de l'adjudant aboyant des ordres imbéciles dans la cour de la caserne !

À la caserne Négrier de Lille, après avoir revêtu un treillis militaire, un personnage criant à nous faire peur, nous attendait ! Lui n'était pas en treillis mais en tenue de sortie :



c'était le chef de l'organisation PMS, un lieutenant, qui nous semblait ancien, que nous retrouvions à chaque fois en début d'après-midi.

De ce personnage que je craignais, il me restera de lui, en mémoire, cette citation qu'il répétait à chaque fois que l'occasion se présentait :

« N'oubliez pas

que lorsque vous serez au combat, vous serez comptable de la vie de vos hommes ! »
Message reçu 5/5...

Stage dans la Marine Nationale

Un jour, l'UNEF (le syndicat étudiant bien connu), nous informe à l'école d'une possibilité de stage dans la Marine Nationale à Toulon durant une dizaine de jours pendant les grandes vacances 1959. J'ai été intéressé par cette proposition. Une arrière-pensée m'est venue aussitôt à l'esprit. Au moment où je débutais la PMS, participer très officiellement à ce stage était peut-être un atout pour intégrer facilement les EOR de la Marine Nationale au moment de l'incorporation, une opportunité pour éviter l'Algérie, une planque par conséquent !

Avec d'autres camarades de l'école, nous nous sommes immédiatement inscrits à ce stage, en juillet. Nous avons été embarqués immédiatement sur l'escorteur d'escadre *La Bourdonnais*, qui prit la mer le jour même.

Les études à mon école d'ingénieur se poursuivent et la première année PMS se termina par un premier stage en juillet dans le camp de Sissonne dans l'Aisne. La seconde année se passa à peu près comme la première à Lille. Ce fut aussi la dernière à l'école, marquée par un événement important de l'Histoire en Algérie : en avril 1961, le putsch « d'un quarteron de généraux en retraite », (Salan, Challe, Jouhaud et Zeller), comme l'a qualifié le général de Gaulle, a tenté de prendre le pouvoir depuis Alger... On sait comment cela s'est terminé !

Deux mois plus tard, c'est la fin des études avec le diplôme d'ingénieur en poche. Mais un autre diplôme, auquel je tenais beaucoup, dût impérativement être obtenu, celui de la PMS, à la fin du second stage au camp de Sissonne !

Les choses étaient sérieuses puisque la réussite conditionnait l'accès direct à une école d'officiers au moment de l'incorporation, après les grandes vacances, ou bien « les classes », comme simple bidasse.

Ouf c'est gagné ! Je me demande si finalement cette réussite ne m'a pas donné davantage de satisfaction que le diplôme d'ingénieur un mois plus tôt !

En effet la suite, à ce moment là, c'est le service militaire pour plus de deux ans. L'éternité ! Donc pas question de penser à l'avenir, à « l'après Service » qui, de toute façon, ne posait pas de problème à cette extraordinaire période des « 30 Glorieuses », où il y avait du travail pour tout le monde : cadres, techniciens, ouvriers,... L'avenir, c'était l'hypothétique départ en Algérie, pour y faire la guerre, comme tous les jeunes depuis maintenant sept années ! J'espérais encore y échapper... Beaucoup d'anciens de mon école s'étaient dirigés vers les EOR

de l'Intendance ! Autre planque possible. Je croisais les doigts ! Suspens... Dans quelle école vais-je être envoyé ? Où et quand ? On a dû nous demander de préciser nos préférences... Il faut attendre...

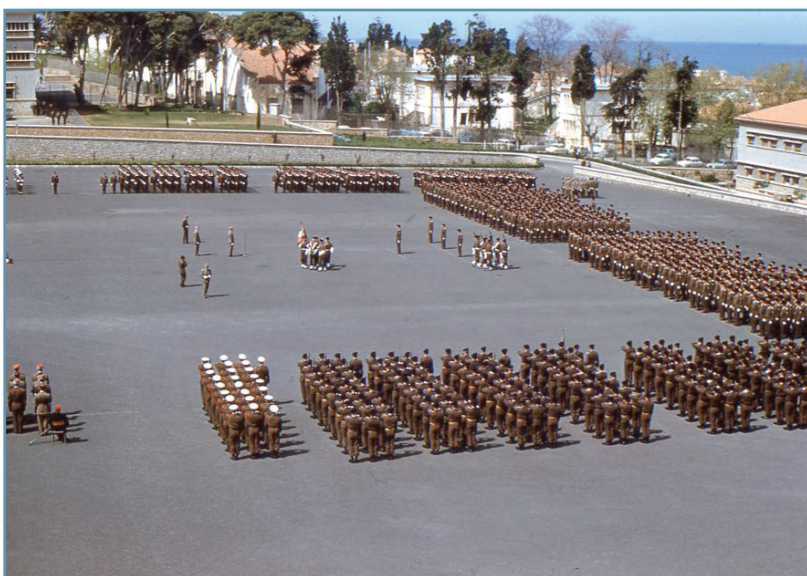
L'école de Cherchell

En juillet 1961, j'apprends mon affectation : l'école de Cherchell ? En me renseignant auprès d'un ancien de Cherchell, j'apprends qu'il s'agit d'une école d'officiers située en Algérie, « l'usine à officiers » pour la guerre d'Algérie, avec la particularité d'être très dure physiquement ! Moi qui n'étais pas du tout sportif à cette époque, j'étais servi !

Saint-Cyr, qui formait de tout temps les officiers d'active, ne sortait qu'une minorité de jeunes chefs de section par rapport à l'importante demande nécessaire pour encadrer l'Infanterie : les effectifs étaient d'environ 500 000 hommes de ce côté là de la Méditerranée !

À partir de 1959, 90 % des chefs de section étaient des appelés formés à Cherchell, effectuant leur service militaire ! Le stage durait six mois.

Cependant, j'étais un garçon plutôt discipliné, ayant le sens du devoir... J'ajouterai que j'avais quand même la fibre militaire, car je trouvais dans l'armée des valeurs qui me convenaient. De toute façon, ne pouvant échapper à cette épreuve, très dure, comme je venais de l'apprendre, j'étais fermement décidé à me jeter à l'eau, et à réussir. Le but à atteindre était la barrette d'officier. À partir de ce moment là, à aucun moment, je n'ai plus imaginé une autre option !



10 avril 1962 : Baptême de la promotion « Capitaine Gérard de Cathelineau ».

Bizarrement, dans mon esprit, il n'était pas encore question d'aller faire la guerre... Je raisonnais à très court terme.

L'incorporation

Ma convocation est fixée au vendredi 3 novembre 1961 à Metz. En ce qui concerne l'habillement, ce fut assez folklorique car la préoccupation première du préposé n'était manifestement pas de rechercher la taille de chacun... L'essentiel de sa mission consistait à respecter la liste qu'il avait sous les yeux. Pour les chaussures, j'ai eu de la chance. Certains auraient reçu deux chaussures du même pied ! Par contre, étant d'une taille en-dessous de la moyenne, je me suis retrouvé avec une capote dans laquelle mes mains ne pouvaient sortir des manches et un pantalon pas du tout à ma taille et pas de première jeunesse.

En fin de compte, le service habillement de cette caserne de Metz devait en profiter pour se débarrasser de tout ce qui les arrangeait, peut-être même de stocks réformés destinés à des militaires que, de toute façon,

ils ne reverraient pas, tout ce monde devant prendre la direction de Marseille le soir même avant de disparaître vers l'Afrique du Nord ! J'étais devenu un véritable clochard de l'Infanterie.

Le soir, retour à la gare pour monter dans le train qui a toujours fait rêver : le « Metz-Vintimille ». Le confort de la nuit a été ce qu'il pouvait être, entassés à huit dans des compartiments de 2^e classe, assis sur les banquettes en skaï vert bouteille, sans accoudoirs. Nous sommes arrivés à la gare Saint-Charles, notre terminus, avec les têtes décomposées de bidasses mal fagotés ayant passé une nuit blanche !

Le camp Sainte-Marthe

Devant la gare, des camions militaires nous attendaient pour nous embarquer vers le camp Sainte-Marthe...

Ce camp de transit où, durant des années, la quasi totalité des « appelés » était dirigée avant d'embarquer pour l'Algérie, tous en gardent un souvenir épouvantable. C'était l'horreur !

Un accueil déplorable pour appelés, sans motivation car envoyés en Algérie au « casse-pipe »... Rien de comparable avec ces jeunes de nos jours, militaires de carrière, donc volontaires, particulièrement choyés dans ce même camp avant de partir en OPEX !

De plus, il faut rappeler que pour les 25 000 qui ne sont pas revenus vivants, on ne leur faisait pas les honneurs de la traversée en

grande pompe du pont Alexandre III avant une cérémonie aux Invalides avec remise de décorations, comme de nos jours, en présence du président de la République ou du ministre des Armées ! La procédure se limitait à la visite de deux gendarmes ou parfois du maire de leur commune qui venaient annoncer la nouvelles aux parents.

L'embarquement

Le calvaire des « appelés » continuait lors de l'embarquement car les deux compagnies assurant leur transfert, la « Compagnie Générale Transatlantique » et la « Compagnie de navigation Mixte » avaient imaginé,

avec la complicité du ministère des Armées, manifestement pour faire des économies, la création, sur leurs bateaux, d'une 4^e classe. Elle consistait à embarquer les appelés, comme du bétail, dans les cales qui n'avaient jamais

été prévues pour des passagers.

L'arrivée en AFN

L'arrivée à Alger, tous sur le pont, était un spectacle inoubliable. Personne ne voulait manquer la plus belle baie de la Méditerranée, celle « d'Alger la blanche ». Effectivement nous n'avons pas été déçus. Nous avons devant nous le théâtre, magnifique, où se tramaient les événements les plus importants de l'Histoire contemporaine de notre pays depuis maintenant sept années et où nous allions devenir malgré nous, à notre tour, les prochains acteurs.

Nous avons devant nous le théâtre, magnifique, où se tramaient les événements les plus importants de l'Histoire contemporaine de notre pays

De plus, alors que la veille nous avons quitté Marseille sous un mistral glacial et la tempête une bonne partie de la nuit, nous retrouvons la douceur d'un été qui se prolongeait sur cette côte d'Afrique du Nord.

On attendit une bonne partie de la matinée jusqu'au moment où nous avons été dirigés vers un convoi de 20 à 30 camions destinés à Cherchell. La première sélection des arrivants en Algérie s'opéra. Une grande partie des « passagers » du *Ville d'Alger*, plusieurs centaines, étaient ceux convoqués à l'école de Cherchell. Les autres étaient des appelés qui allaient être dispersés dans différents régiments stationnés dans ce pays.

Notre convoi emprunta la nationale 11 qui longe la côte. Nous étions dans la plus riche région agricole du pays, la plaine de la Mitidja : en ce début novembre, partout des cultures, en particulier des champs de tomates à perte de vue, des orangers, citronniers, oliviers, des légumes et des fleurs. Des géraniums en pleine terre tout fleuris. Je découvre les bougainvilliers le plus souvent de couleur mauve mais aussi roses ou blancs, les palmiers, les grands eucalyptus. Tout est vert, il fait chaud, c'est vraiment encore l'été ! En 24 heures, on avait l'impression de changer de saison mais pour une fois dans un sens inhabituel ! Le trajet dans ce paysage méditerranéen est un enchantement ! C'est la côte d'Azur à l'envers (moins le bétonnage !).

L'école

Nous arrivons à Cherchell, autrefois appelée Césarée, car capitale de la province romaine d'Afrique du Nord. L'école est située dans un cadre exceptionnel avec des bâtiments ultra modernes, certains encore en construction. Le stage difficile comme on pouvait s'y attendre s'est passé en trois étapes, la seconde dans le bled, dans des fermes, afin de nous familiariser avec la guérilla.

Choix de l'affectation

À l'issue de ces six mois, c'est le choix de garnison, lors d'une séance dans le nouvel amphi, récemment inauguré. À tour de rôle, dans l'ordre du classement, chacun est invité à aller choisir son affectation au tableau. Choix on ne peut plus difficile à ce moment là, c'est-à-dire juste après le cessez-le-feu du 19 mars... Une véritable loterie ! On ne savait pas très bien où se trouvaient les régi-



École de Cherchell : Retour en ferme après une « opération » dans le Chénoua.

ments, quelles étaient leurs activités et surtout de quel bord ils étaient, à cette époque du déchaînement de l'OAS ! Moi-même j'ai eu un ordre de mission pour Bône alors que le régiment, le 152^e RIM, était à Alger !

Les activités

Immédiatement impliqué dans le maintien de l'ordre en ville (pour lequel nous n'avions nullement été préparés à Cherchell), ce fut la période la plus difficile de mon service militaire. Nous avons vécu, comme mes autres camarades chefs de section, les semaines les

plus éprouvantes, physiquement et moralement... Elle s'est terminée au moment de l'Indépendance où nous avons pu regagner notre lieu de garnison, le camp de Zéralda situé à 23 km d'Alger. Le cauchemar s'achevait ! Nous avons connu, enfin, durant l'été 1962 la vie classique d'une garnison en métropole.

C'était en quelque sorte le repos du guerrier pour nous autres les « Diables Rouges », l'insouciance... Sans réaliser les drames importants que vivaient les pieds-noirs et les Harkis...

Jusqu'en octobre, où nous apprenons la création d'un camp de réfugiés dans notre camp. Pour des raisons que j'ignore, j'ai été détaché comme officier adjoint du directeur de ce camp. Ce fut pour moi la période la plus gratifiante de mon service militaire. Le général de Massignac, commandant la 32^e Brigade, venu un jour nous rendre visite, m'a dit :

« Vous avez de la chance, vous participez à la dernière mission intéressante en Algérie ! »
La Charte a publié cette histoire, méconnue, dans son numéro de l'été 2016.

Vincent Zaragoza

C'est en janvier 1962 que je suis arrivé en Algérie en tant qu'appelé pour faire mon service militaire. À l'époque, la durée légale était de dix-huit mois, mais il était fréquent de faire vingt-quatre mois, voire plus pour certains, compte tenu des « évènements »... Je suis admis à suivre le peloton 204 à l'école militaire d'infanterie de Cherchell.

J'ai très peu de souvenirs de cette arrivée et des premiers six mois vécus dans ce pays que je ne connais pas. Ce dont je me souviens, c'est d'avoir suivi une formation et un entraînement très intensif pour obtenir le brevet de chef de section et surtout le meilleur classement possible de sortie qui devait me permettre de choisir mon affectation future en métropole !

La mort d'André Esprit, tombé en embuscade à quelques jours de sa sortie de l'école, me fait comprendre brutalement que je suis dans une situation d'insécurité, et qu'il allait falloir rester constamment sur ses gardes.



Pendant cette période, l'importance de la formation et l'intensité de l'entraînement sont telles qu'il ne me reste que :

- Le souvenir d'un paysage montagneux creusé de profonds thalwegs, comme celui de l'oued Mesbah, dans lesquels nous manœuvrons de jour comme de nuit, d'un soleil éclatant, d'une chaleur parfois insupportable sur la plage d'El Hachem où nous nous entraînons à ramper sous le tir à balles réelles de mitrailleuses AA52, et où j'apprends à me servir d'un lance roquette anti-chars qui me vaudra, entre autres, l'éclatement d'une arcade sourcilière ;

- Le souvenir des nuits fraîches lors des marches interminables lors d'opérations nocturnes ;
- Le souvenir de la cérémonie d'adieu rendue à André Esprit, sur la place d'armes de la caserne Dubourdiou, le chant « des commandos partent pour l'aventure », interprété par ma compagnie lors du défilé ;
- Le souvenir de la surveillance, aux jumelles depuis un mirador à Souléamas, de la population réfugiée dans un camp de regroupement spontané, un bidonville dans lequel des gosses dépenaillés ne sont pas sans me rappeler ce que j'étais dans mon enfance.

Mon classement de sortie de Cherchell, me permet de choisir mon affectation au 66^e RIMa (Régiment d'Infanterie de Marine). Le régiment est basé à la sortie d'Oran, à la ferme « Anis Flora ».

Je choisis cette unité parce qu'un camarade de ma section, dont le père est colonel, m'apprend que ce régiment allait être rapidement rapatrié en France pour être dissous. Nous sommes en juillet, j'assisterai, consigné au cantonnement, au massacre par le FLN d'un grand nombre d'Européens, le port d'Oran est en feu. Avec quelques officiers, vétérans de la guerre d'Indochine, je participe à plusieurs patrouilles pour porter secours à des civils européens.

Le régiment sera effectivement dissous mais sur place ! C'est au CAO (poste de

commandement à Oran) que j'attendrai ma nouvelle affectation à compter du 1^{er} octobre, au 65^e BIMa.

Ma nouvelle unité est basée à l'extérieur du périmètre de l'enclave d'Aïn-el-Turk qui devait rester française selon les accords d'Évian, la mission de ma compagnie, assurer :

- La sécurité de la construction de « la haie Morin », un barrage du type de celui qui séparait la frontière algérienne de la Tunisie, délimitant l'enclave d'Ain-el-Türk ;
- La sécurité des militaires qui réalisaient la construction de l'aérodrome de Bou-Sfer.



L'école militaire de Cherchell en 1960.

C'est au cours de cette période, entre avril et août 1963, que je participe à plusieurs opérations d'exfiltration de Harkis et de leur famille.

Fin octobre, je reviens à la vie civile. Ces deux années vécues en Algérie ne seront

pas sans conséquences sur ce que je suis devenu. Je suis parti adolescent (à l'époque la majorité était fixée à 21 ans) je suis revenu adulte, ayant été brutalement confronté à la réalité de la vraie vie à laquelle je ne comprenais pas grand-chose.

Ce retour aura été pour moi encore une grande désillusion, source d'amertume. Je n'avais pas et je n'ai toujours aucun regret d'avoir choisi d'être Français, ce qui m'avait valu de vivre une période assez malheureuse de ma vie (voir *La Charte 2-2020*).

Certes, je ne m'attendais pas à être accueilli en héros mais je pensais que cela méritait quelque considération. À l'époque je précisais sur mon CV que j'étais libéré de mes obligations militaires, ayant fait mon service militaire en Algérie, en tant qu'officier avec le grade de sous-lieutenant, jusqu'au jour où, comprenant que cette mention me fermait certaines portes, je décidais de la supprimer.

J'ai vite compris que personne, y compris dans mon entourage immédiat, ne souhaitait évoquer les « événements » et les opérations de maintien de l'ordre en Algérie (officiellement, il n'y avait pas eu de guerre !). Cela créait toujours un malaise, un sentiment de honte ; si ce n'était de culpabilité

alors, inconsciemment sans doute, j'ai décidé de ne pas en parler. De toute façon, il était clair que ce que j'avais vécu n'intéressait personne. Aujourd'hui, plus d'un demi-siècle plus tard, on me demande parfois, pour honorer un devoir de mémoire, de raconter ce que j'ai vécu. C'est tellement loin, tellement enfoui au plus profond de ma mémoire, j'ai oublié tellement de choses que je me demande parfois si cette partie de ma vie ne relève pas du fantasme.



Marcel Le Grand Gr 40 : Asso N^{ale} PTT ACVG



Appelé du contingent 58/2A. Incorporé à Toulouse au régiment de chasseurs parachutistes. Envoyé à la fin des classes à Pau Bétap pour les sauts afin d'obtenir le brevet.

Dans l'impossibilité de sauter la tour de départ, je suis transféré à Carcassonne, au 24^e Régiment d'Infanterie de Marine, rapidement je rejoins le camp Ste-Marthe. Embarquement sur le *Président Casalet*, direction Philippeville, ensuite Constantine, puis Biskra, dernier transfert en convoi à Ouled Djellal. J'y reste quelques mois, patrouille dans une oasis, embuscade de nuit, deux de mes camarades y laissent la vie. Création d'un commando de chasse,

je reviens à Biskra, je suis désigné d'office comme radio du commandant de compagnie, sans formation. J'obtiens la Valeur Militaire pour la rapidité de mes liaisons avec l'état-major de l'aviation. Une katiba est décimée.

À Ouled Djellal, nous sommes logés dans des baraquements en tôle, la chaleur est insupportable, nous dormons souvent à la belle étoile. À Biskra, c'est dans un bâtiment en dur, ancienne école. Les opérations sont fréquentes. Nous marchons toute une nuit pour nous mettre au chaud. Je tombe



Ouled Djellal, notre campement. Un prisonnier de corvée de nettoyage.

malade à la suite d'une opération. J'ai très soif, je bois l'eau chaude des jerricans que les véhiculent nous apportent. J'attrape une jaunisse. À la suite, j'ai une perm de convalescence d'un mois en France.

J'ai très peu parlé une fois libéré car nous n'étions pas pris au sérieux. Ma famille, trois générations, a participé à la Première et à

la Seconde Guerre mondiale et à la guerre d'Algérie. Mon père a été prisonnier en Allemagne, pendant cinq ans, au stalag 4B à Leipzig.

Mon épouse aurait dû porter la Légion d'honneur étant pupille de la Nation, son père a été tué à Mers-el-Kébir par les Anglais.

Jean-Claude Féron Gr 135 : UMRAC de l'Oise

Appelé.

Impression à l'arrivée : dépaysement. Observateur mitrailleur sur avion T6/T28 dans les Aurès. Isolation. Sergent PDL - personnel naviguant. Expérience passionnante. Camaraderie et fraternité à l'escadrille (3/10 Batna).



Olivier Robert Gr 95 : SFAM* de la Haute-Saône

Classé bon pour le service par le Conseil de révision le 10 novembre 1956. Le 10 janvier 1957, je fais mes trois jours de sélection à Mâcon. Ils demandaient dans quelle arme on voulait servir, j'ai demandé les blindés en Allemagne. Je voulais conduire un char afin de passer mes permis. Pas du tout, je me suis retrouvé fantassin (les gars de la campagne sont de bon fantassins).



Classe 57 1/B, la feuille de route arrivant le 15 avril 1957. Je suis parti de la maison début mai. Rassemblement à Chalons-sur-Saône en train direction Port-Vendres, j'ai pris le bateau direction Oran. Traversé la rue en camion, les Fatma avec la main sur le cou, ça voulait dire que l'on allait nous couper la tête, bel accueil !

* SFAM : Section Fédérale André-Maginot

Les appelés

Direction Relizane, aux portes du Sahara, au 21^e RTA un centre d'instruction régiment disciplinaire. 50° en plein jour, nous avons reçu une formation de combat rapproché (cross combat) qui m'a servi plus tard en Kabylie.

Mes quatre mois de classes terminés le 1^{er} septembre wagon à bestiaux : Relizane, Alger, gorges de Palestro, Bou Arrerige. Le PC du 49^e BI sur l'écusson c'était marqué « en avant toujours ». Dans le hall, un panneau où sont inscrits les blessés, les morts, quelle ambiance ! Les anciens nous disent vous allez à la 2^e compagnie vous allez en baver.

Je me suis retrouvé éclaireur de pointe dans une équipe de grenadiers voltigeurs, section d'intervention en zone opérationnelle.

On enlevait le treillis que pour le laver, on était appelé à n'importe quel moment, hélicoptère en banane (hélicoptère), ou les tringlots par camion. Les boîtes de ration, on a mangé des sardines chaudes, le corned beef c'était de la soupe.

J'ai frôlé la mort plusieurs fois. C'était toujours les fellaghas qui nous attendaient. Lorsque vous les avez en face et qu'ils crient l'assaut : « bande de fumiers de Français,

on vous aura ! », il faut tirer des grenades à fusil. Il faut du tir courbe, c'était la montagne boisée avec des rochers, c'était la Kabylie.

Ils ne faisaient pas de prisonniers, ils ramassaient les armes en premier. J'ai vu 20 gars, tomber en embuscade, un seul survivant a fait le mort, il a perdu la tête. Il a fallu le rapatrier. On est intervenu en renfort, le mal était fait. Les blessés criaient, ça marque une vie. Ayant passé trois étés, deux hivers, soit 28 mois. Au 15^e mois de présence, j'ai été nommé chef d'équipe voltige.

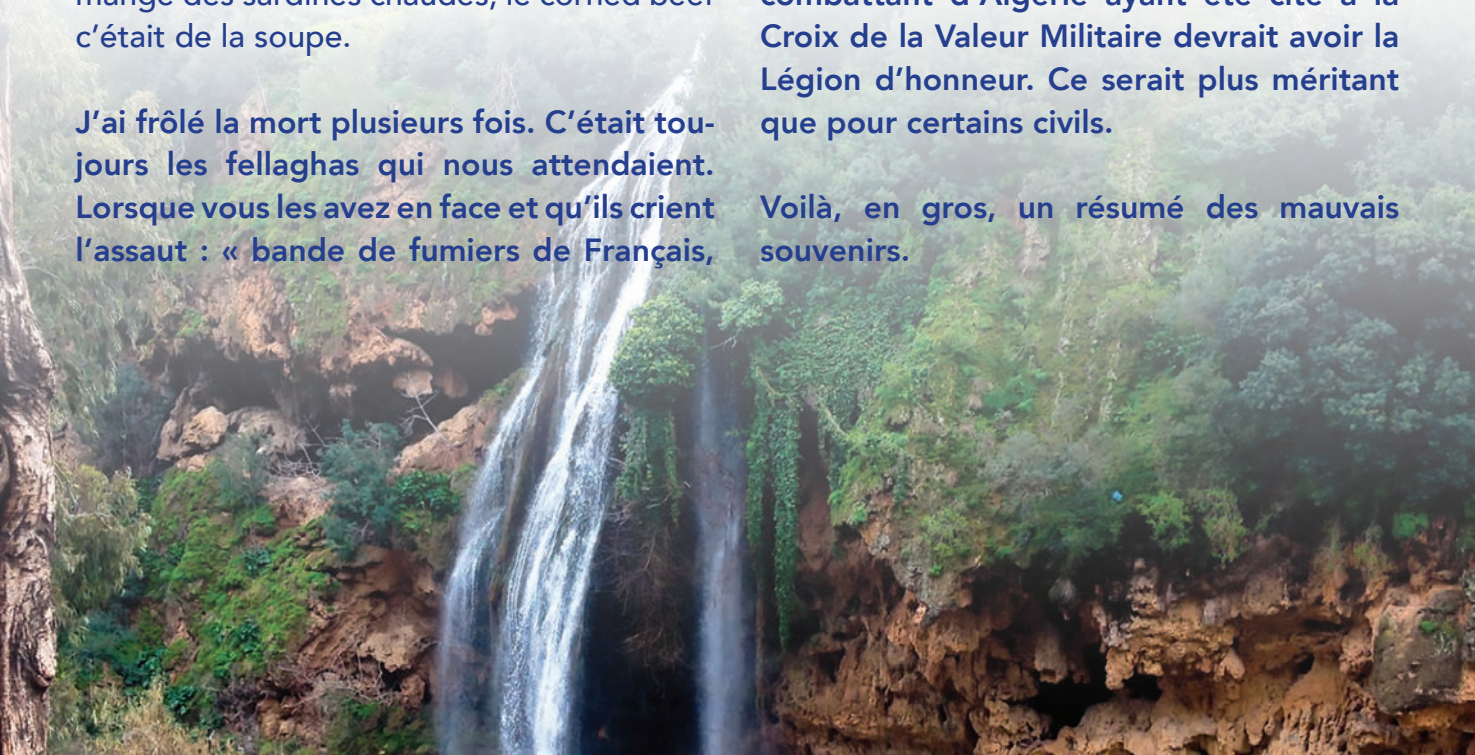
J'ai attrapé la dysenterie amibienne pendant mes classes, au bout de mes 18 mois la jaunisse. Fin août 1958, on

me décore de la Croix de la Valeur militaire pour conduite exemplaire au feu et j'obtiens le galon de caporal. En 2005, la médaille militaire.

Le courrier, les lettres à la famille, je n'ai jamais évoqué la vie que l'on menait. **Tout combattant d'Algérie ayant été cité à la Croix de la Valeur Militaire devrait avoir la Légion d'honneur. Ce serait plus méritant que pour certains civils.**

Voilà, en gros, un résumé des mauvais souvenirs.

J'ai vu 20 gars, tomber en embuscade, un seul survivant (qui) a fait le mort, il a perdu la tête.



Maurice Colombet (Gr 162 : SFAM* des Bouches du Rhône et Gr 196 : Asso des AC Alpilles-Durance)

Nous sommes dans les années 56 et 60, au cœur du problème dans notre famille car nous sommes trois garçons et l'aîné, chasseur alpin, effectue un séjour en Algérie. Le deuxième garçon est, lui, incorporé en France, mais sitôt le retour du « quillard », il part immédiatement au combat de l'autre côté de la Méditerranée. La France n'expédiait pas deux frères en même temps pour pacifier cette terre : c'était le terme qu'employaient les politiques de l'époque.

La pacification, un bien grand mot ! Imaginez l'angoisse des parents pendant cette période et, en plus, le manque de bras à la ferme familiale.

Quant à moi, le troisième, je fus incorporé en septembre 1959 à Orange, où j'appris la conduite des EBR, char à roues qui peut se déplacer rapidement et avec une bonne puissance de feu. Je continue mon temps militaire dans un centre de mobilisation où les jeunes faisaient trois jours avant d'être incorporés. Mais, sitôt le deuxième frère libéré, je fus vite sur la liste des départs pour



Navire *Ville de Bordeaux*.

rejoindre le 3^e Chasseurs d'Afrique, fin septembre 1960.

Débarquement du *Ville de Bordeaux* à Bône. Il fait chaud, il y a des militaires partout qui s'agitent et une tension que je ne comprends pas très bien. Le lendemain, nous sommes dans un train, direction Tebessa. Je trouve ce voyage très drôle, avec des postes militaires tout le long du trajet et surtout une impression de pauvreté dans la population que nous voyons aux haltes. Je ne me rends pas compte que le danger peut être partout. Je suis invité dans un peloton qui est positionné

* SFAM : Section Fédérale André-Maginot





Le sous-officier qui était avec nous eut droit à une décoration, mais nous autres, appelés, rien du tout.



à un col balayé par le vent et totalement désertique. Des barbelés et quelques mines éclairantes protègent le camp. Les cabanes qui servent de chambres sont faites de brique et de broc, tout juste habitables.

Je deviens pilote EBR et notre rôle consiste à surveiller la ligne Morice, qui serpente tout au long de la frontière tunisienne. Dans le jargon militaire, nous faisons la « herse ». À tour de rôle, tous les soirs, nous sommes en position près du barrage pour stopper le passage des fellaghas, qui sont dans des camps d'entraînement en Tunisie et qui doivent par tous les moyens entrer en Algérie pour renforcer les troupes de l'intérieur.

Des postes sont tenus par des « électros » qui surveillent toute coupure éventuelle et nous renseignent sur tout incident afin de nous déplacer rapidement sur les lieux. Une piste longe le réseau, mais les trous, les bosses, les oueds et les jours de pluie rendent difficile la circulation. Le matériel roulant est vieillissant et souvent en panne, une partie revient d'Indochine et n'est pas

adapté à ce terrain chaud, poussiéreux. Les pièces de rechange doivent dormir dans des casernes en France.

Les cadres de l'armée rentrent, eux aussi, d'Indochine et dans les sous-officiers on rencontre une belle brochette d'incapables, malgré leur grade. Tout ceci n'était pas fait pour redorer l'image que je me faisais de l'armée.



J'ai le souvenir d'une sortie en solitaire avec notre char pour barrer la route à un fellagha qui s'était caché dans un douar. Aussitôt canon en position et feu sur une mechta qui s'écroule, avec les cris de quelques vieux qui auront un piètre souvenir de la France. Et moi qui avait eu une éducation catholique, je ne compris pas ce geste qui, d'ailleurs, est resté gravé dans mes souvenirs.

Nous subissions souvent des escarmouches en patrouillant et la riposte avec canon et mitrailleuse était de rigueur. Le temps dans cette zone était très changeant, hiver pluvieux et froid, avec de la neige ce qui



Les appelés

entravait les déplacements, l'été très chaud avec même de mini tornades : nos baraques n'étaient pas aux normes ISO ! Mais il fallait bien jongler avec les « Débrouillez-vous ! » prônés par nos chefs.

J'ai effectué un séjour de 14 mois sans aucune permission pour revoir ma famille. Mais, malgré les côtés négatifs, j'ai quand même noué une relation avec le deuxième pilote du char et cette amitié perdue depuis près de 60 ans. Nous nous rencontrons souvent et, parents et enfants avons créé une grande famille, mais nous parlons rarement de l'Algérie.

Je ne peux pas finir sans parler d'une attaque que nous avons subi un soir de septembre. Tout d'abord quelques tirs de mortier pour nous divertir et, pendant ce temps, une troupe d'une cinquantaine de combattants réussira à passer le barrage. Sans mon audition affûtée à cette époque, les dégâts auraient été plus importants. J'ai entendu quelques paroles en arabe et aussitôt j'ai allumé le phare qui était en tourelle, surprenant les rebelles, prêts à attaquer et suivi aussi vite par des flammes rouges droit sur nous. Aussitôt des tirs de toutes parts, cris, ordres. Nous trouverons quatre morts chez les rebelles, un blessé très grave chez nous, plus mon tireur de char blessé moins sérieusement.



Au matin, un sous-officier rebelle vient se rendre et donnera de précieux renseignements sur cette attaque. Je rentre au camp tout doucement avec mon char endommagé, il faut changer deux roues. L'adjoint du chef de camp vient me voir et, en guise de réconfort, nous avons droit à une sévère engueulade pour notre incapacité au combat. La cellule psychologique n'existait pas encore dans le petit Larousse. Le sous-officier qui était avec nous eut droit à une décoration, mais nous autres, appelés, rien du tout.

J'ai repris mon travail deux jours plus tard et ce, jusqu'à ma libération, cinq jours avant Noël 1961. Je n'en ai jamais parlé chez mes parents et maintenant si on m'interroge, je ne lâche que quelques bribes.



Jacques Jaouen Gr 171 : ANAPI

1. Classe 58/1B au 1^{er} escadron du train à Montléry. École, rame sur Simca GT GMC.

2. Impressions de grandeur. Beauté et diversité du paysage mais aussi d'insécurité. Cependant amabilité des habitants. Beauté des habitations, des quartiers européens, pauvreté des quartiers arabes (mechtas, enfants dans la rue). Dépaysement, le pays étant en guerre. Mendicité et agressivité des enfants. Le pays est très beau, très varié. La température est agréable.

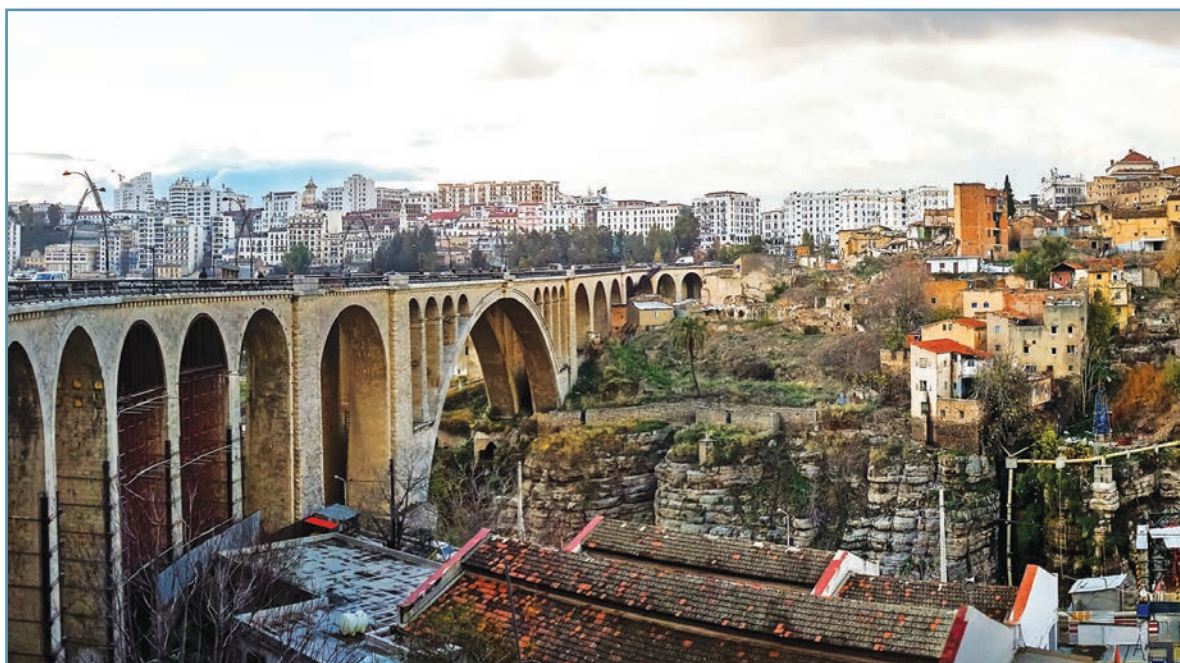
3. Affecté au 25^e escadron du train à Constantine, détaché à l'EM de corps d'armée 1^{er} Bureau effectif.

4. Au 18^e mois de service militaire, j'ai passé mon 1^{er} peloton et suis sorti brigadier, cela m'a donc permis de faire le voyage

Constantine Alger (400 km) sur le beau mais tristement célèbre train passant par les gorges de Palestro.

Aujourd'hui, je me dis que les 30 000 morts ont été inutiles (sans compter les civils). La France aurait pu décoloniser l'Algérie en restant en meilleurs termes et en ayant malgré tout apporté la modernité.

Marié avec Marie-José Carpentier, née à Saïgon. Son père était engagé dans l'infanterie coloniale, son grand-père était planteur à Aadghia et possédait l'île de la tortue en mer de Chine (île de Hon tree). Le grand-père était très proche du Vietminh, ce qui l'a pas empêchée d'être prise en otage par le Vietminh en 1945 ; elle était métisse. Son père a été prisonnier de guerre des Japonais, il pesait 40 kg à sa libération.



Constantine.

© Habib Kaki

Pierre Vinet

Gr 238 : Amicale de régiments de tirailleurs algériens

Je suis un appelé de la classe 55/2B, incorporé le 17 octobre 1955 au 93^e RI au camp de Frileuse près de Beynes (78). Après les classes, direction la caserne Charras à Courbevoie (92) avec spécialisation radio.

Avant la traversée, passage obligé par le DIM (Département des Isolés Métropolitains) de Marseille tant décrié par tous les appelés pour son insalubrité, sa saleté et j'en passe. Voilà comment la République traitait ses enfants dans les années 50.

Départ pour l'AFN le 31 mars 1956 dans des conditions déplorables. En mer le 1^{er} avril 1956 sur le *Kairouan*, en fond de cale comme du bétail. Arrivée à Alger en découvrant la casbah, son accueil particulier. J'ai vécu un grand dépaysement : coutumes, habillement, religion surtout que je suis arrivé en plein ramadan, que je découvre. Nous sommes tout de suite « dispatchés » dans nos nouvelles unités.

Je suis affecté à la 4^e C^{ie} du 1^{er} BTA (Bataillon de Tirailleurs Algériens) pour renforcer ces unités principalement composées de

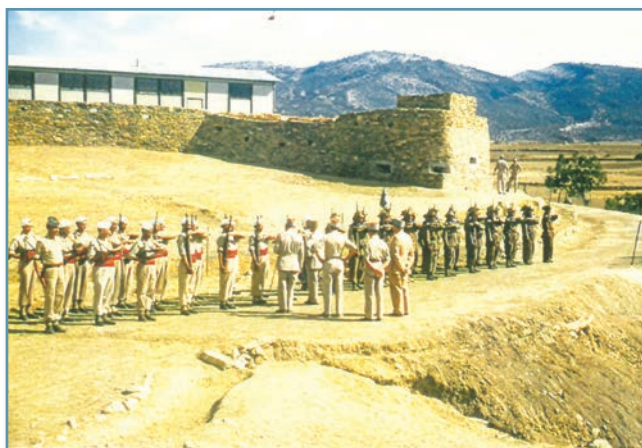
franco-musulmans, avec un encadrement issu de la guerre d'Indochine. De part ma spécialisation, je suis de suite désigné radio du commandant de compagnie. En conséquence, je me « coltine » le poste radio américain SCR 300, c'est à dire 18 kg sur le dos à cause d'une grosse et lourde pile. Un vrai galérien surtout quand il faut crapahuter de nuit sur des sols accidentés. Seul avantage quand on est véhiculé, je suis dans la jeep du capitaine un brin peu fier.

J'arrive donc dans l'Algérois, à Blida, base arrière du bataillon et tout de suite dirigé vers un petit village dénommé Champlain, endroit de mon premier campement. Après un second campement à Bouskene, le bataillon part dans le Hodna près de BBA (Bordj Bou Arreridj). La compagnie est positionnée au pied du djebel Maâdid où nous construisons, à partir d'un tas de cailloux, un poste bien protégé, qui sera le départ, pendant un an, de nos nombreuses opérations.

C'est dans ce camp retranché que j'ai découvert, lors des opérations, la vie des zones rurales en AFN, triste vie à vrai dire : la pauvreté des paysans dans leurs mechtas de terre cuite, des conditions de vie dignes du Moyen-Âge. J'avoue ne pas en avoir été trop préoccupé car, qu'on le veuille ou non, c'était la guerre. Nous étions plutôt sur nos gardes pour ne pas subir un mauvais coup. J'ai fait mon boulot, celui qu'on me demandait.



Le *Kairouan*.



La 4^e Cie du 1^{er} BTA et la harka.



Six mois plus tard, les retrouvailles à Paris.

Certes, il y a eu des bavures de notre côté, mais aussi beaucoup d'exactions sanguinaires dans l'autre camp. Je suis parti, nous sommes partis en AFN sans aucune préparation et c'est une grosse carence des dirigeants de l'époque. Je n'étais aucunement politisé, je n'avais pas encore voté (21 ans à l'époque). La guerre d'Algérie nous est tombée dessus comme une soudaine averse.

J'ai eu peu de contacts avec les villageois, encore moins avec les pieds noirs car je n'ai jamais connu la vie citadine, les cités plus haut n'ont pas accueilli les appelés à bras ouverts, nous considérant comme des soldats de « seconde classe ».

Mes impressions sur l'Algérie : il y a beaucoup à dire. Je suis rentré en France le 3 décembre 1957, sain de corps et d'esprit, j'ai repris le boulot un mois après avoir profité de ma perm libérable.

Six mois après les « Parisiens » de la compagnie (cinq ou six) se sont retrouvés tout heureux dans une pizzeria des Grands Boulevards. J'ai revu mon meilleur copain (qui était serveur au mess quand j'étais sergent), mais, hélas, il est décédé peu de temps après... d'une longue maladie.

Et puis la vie civile a repris et... j'ai oublié l'Algérie pendant 40 ans. Pourquoi ? Peut-être parce que mes proches ne m'ont pas trop questionné, j'étais revenu, cela leur suffisait. En prenant ma retraite en 1992 (58 ans), l'envie de retrouver mes camarades d'infortune s'est fait sentir. Après plusieurs années de laborieuses recherches, à partir de quelques adresses, de souvenirs, du minitel, la moisson fut plutôt bonne. J'ai pu en retrouver une vingtaine, officiers de la compagnie inclus : retrouvailles chez notre commandant de compagnie à Carnoux. Et, depuis ce jour, l'Algérie est présente journalièrement. J'ai écrit plusieurs livres, j'essaie de retrouver des anciens d'Algérie qui partagent les mêmes valeurs que moi.

On a fait une guerre pour rien. Beaucoup de jeunes hommes sont morts pour rien. Ceux qui ont eu leur indépendance n'ont pas su faire prospérer ce pays riche de son pétrole et leurs descendants qui vivent en France maintenant, ne nous portent pas dans leur cœur.

Malgré toutes ces contradictions, la guerre d'Algérie est la période la plus exaltante de ma vie, maintenant... mais à 20 ans, j'aurais bien aimé ne pas la vivre. Curieux, non ?

Léon Derouet Gr 54 : AC d'AFN de la Mayenne

Contingent 57/1C. Je reçois ma carte pour partir faire mon service militaire le 6 juillet 1957. Départ de Laval, puis Le Mans en train, nous sommes escortés par des gendarmes car déjà certains essayaient de désertir. Une nuit au Mans, il en manquait déjà un peu malgré la surveillance. À partir du Mans, nous avons pris la direction de Marseille en s'arrêtant dans toutes les villes où des recrues étaient bonnes pour l'Algérie. Directement une chaleur terrible et pas même de l'eau à boire. Dans les gares, certains passaient les gendarmes pour aller boire de l'eau quand il y en avait.

Arrivés à Marseille, nous sommes attendus par des camions GMC qui nous ont emmenés au DIM avant le départ. Sur le bateau *Djebel-Bira*, 72 heures de mer, malades comme des chiens, nous marchions dans la cale. 2 000 hommes sur le bateau ou en bas dans un bain puant et dormant, si on pouvait, sur des lits picots. Nous étions tous habillés en civil, deux jeunes prêtres en soutane : je ne vous dis pas dans quel état ils étaient. Ils se sont dévoués pour aller chercher les plats de nourriture et, en arrivant, l'un deux a rendu dans le récipient. Si bien que nous avons eu tout de suite l'envie de manger coupée.

Enfin, on aperçoit Alger et cela nous reconforte, peut-être allons-nous nous donner

quelques chose à manger. Total : RIEN. On débarque du bateau un par un pour contrôler les présences et nous sommes dirigés dans différentes compagnies de régiments. Moi, je suis versé à Beni-Messou pour devenir chauffeur de GMC, quatre mois de classe sur 15 ha de terrain. Toutes les jeunes recrues étaient formées : chauffeur, mécanicien, tir, démontage de nos fusils, coiffeur, monter la garde, etc.

Enfin l'affectation vient, je suis muté à Batna au CT510 comme chauffeur opérationnel emmenant des troupes en opérations :

Légion étrangère, para, tirailleurs algériens et Harkis qui nous ont évité la mort. Ils ne voulaient pas que les Français foncent dans les grottes et ce sont eux qui y allaient. Ils disaient aux appelés, qui n'avaient que 20 ans, de rester derrière puisqu'on les avait envoyés pour un simple maintien de

l'ordre alors qu'à chaque opération il y avait toujours des morts dans les Aurès surtout et dans le Constantinois.

Vingt-sept mois de notre jeunesse parmi des pieds noirs, agriculteurs de 1 000 ha de terre, qui nous interdisaient de prendre de l'eau au robinet de leurs grandes étables ou cultures. Lorsque nous partions en opération avec des soldats et des Harkis, il fallait rouler sans phare dès que nous avions quitté



Un GMC en Algérie, 1956.

© milinfo.org



Les balcons de Ghoufi, Batna.

© Ibradhines

la ville se repérant par deux tampons peints en blanc pour pouvoir se suivre et, malgré tout cela, les fellaghas se cachaient dans les oliviers près de la route et nous tiraient dessus à 20 ou 30 mètres, visant d'abord les chauffeurs. Mais les pauvres soldats dans les caisses de nos camions vidaient leurs chargeurs, il y avait souvent des blessés.

Voilà un aperçu d'une opération mais d'autres ont été beaucoup plus graves avec des égorgements : des fellaghas, cachés dans des buissons, laissaient passer le soldat et lui tranchait la gorge avec un couteau, puis il s'emparait de sa tenue de treillis et de son arme.

J'en termine avec ce récit par dire qu'il faut motiver les jeunes Français, car une guerre c'est plus grave qu'on ne le croit. Aujourd'hui les jeunes ne savent plus dire « Bonjour » et sont tout le temps sur leur portable à faire, à écouter, à prendre des photos et tout ce qu'on veut. Il faut mettre un frein à ce moyen de vivre. Nous, 85 ans, sentons que nous ne

sommes plus bons à rien. Je vous en supplie, motivez les jeunes enfants de 10 à 15 ans et plus.

En Algérie, j'ai sauvé un enfant dans une zone interdite aux civils où l'armée était chargée de tuer tout ce qu'il restait comme Algériens. Échappant aux tirs, un enfant est venu se réfugier dans mes bras au pied de mon camion. Un officier me dit de le lâcher, que c'est un fellagha. Je l'ai gardé et emmené à mon capitaine, qui m'a félicité. Je l'ai eu avec moi et trois copains chauffeurs jusqu'à la démobilisation. Au moment de partir, nous voilà invités par le capitaine de la 1^{re} compagnie au mess des officiers. Je lui demande alors ce qui va advenir de ce petit d'environ 7 ou 8 ans. Le capitaine m'informe qu'il le mettra dans une école militaire et me félicite d'avoir appris à lire et à compter à cet enfant. L'enfant a pleuré en nous sautant au cou et nous remerciant de l'avoir sauvé.

Rentrés dans la vie civile le 1^{er} octobre 1959, tous les trois en avion en signe de récompense.

Daniel Harmand Gr 92 : SFAM* de la Meuse

Faisant parti de la classe 61/1A, je fus incorporé le 1^{er} janvier 1961 au GI du 8^e cuirassiers à Lavallonne au 2^e GI, peloton PL.

Désigné pour l'Algérie, fin des classes, je rejoins le 63^e RIMa à Bône fin mars. Traversée sur le *Ville de Tunis*. Affecté au 1^{er} bataillon du 63^e RIMa à Oued-el-Aneb en tant que chauffeur GMC. Nous étions à quelques centaines de mètres du bataillon, service auto, dans une ancienne ferme, avec des soldats sénégalais. Je pense que c'était grand. Nous avions l'atelier, le dépôt d'essence tenu par Z., l'infirmerie, un petit réfectoire, un seul point d'eau, des chambres plus que précieuses avec notre arme individuelle à la tête du lit. Nous étions une trentaine, un adjudant très actif, le sergent C. avec son éternel porte-cigarette. Personne ne se plaignait. Chacun son caractère bien sûr.

Face à nous, une mechta. Les Algériens que j'ai vus étaient pauvres, vivant de pas grand-chose, dans des conditions lamentables qui m'ont choqué : gourbi en terre, etc.

Notre travail consistait en une garde de quatre heures, de nuit pas de jour. Les punitions infligées étaient bien sûr des tours de garde supplémentaires.

Le principal travail consistait à établir des liaisons avec les compagnies « Bugeaut – Aïn Mochar - Herbillon », des transports de sections et GMS dans le djebel en opérations et également vers Bône, ville plus civilisée, des transports d'essence et autre et installation de la biroute pour la venue de *Bananes*. Nous étions également détachés dans des compagnies et au GMS 84.

Des embuscades étaient tendues de nuit par le commando du bataillon derrière la mechta pour intercepter les ravitailleurs du FLN.

C'est ainsi que fut tué l'aspirant S., un Breton.



De gauche à droite : Lucien M., Tangode G. et moi-même.

Bugeaud était un endroit agréable où j'aimais aller et faisait partie du commando 146, très renommé pour ses résultats. Il fut décimé par la perte de ses chefs, le sous-lieutenant S. et ses deux sergents par l'explosion d'une mine.

Vient le cessez-le-feu, muté au 1^{er} RPIMa à Duzerville. Tout cela était fini, nous allions

de campement en campement : Constantine, Sétif, etc. La discipline se faisait ressentir. J'ai défilé le 11 novembre 1962 avec une jeep sur la base aérienne. Je fus libéré début décembre en embarquant à Alger. J'ai rejoint mon petit village meusien.

* SFAM : Section Fédérale André-Maginot

Robert Basso

1. Appelé (55/1A) volontaire Algérie et parachutiste (préparation militaire)

2. Impressions à l'arrivée : déçu d'être affecté à un régiment « béret bleu ». Traversée à bord du *Sidi Okba*, abjecte.

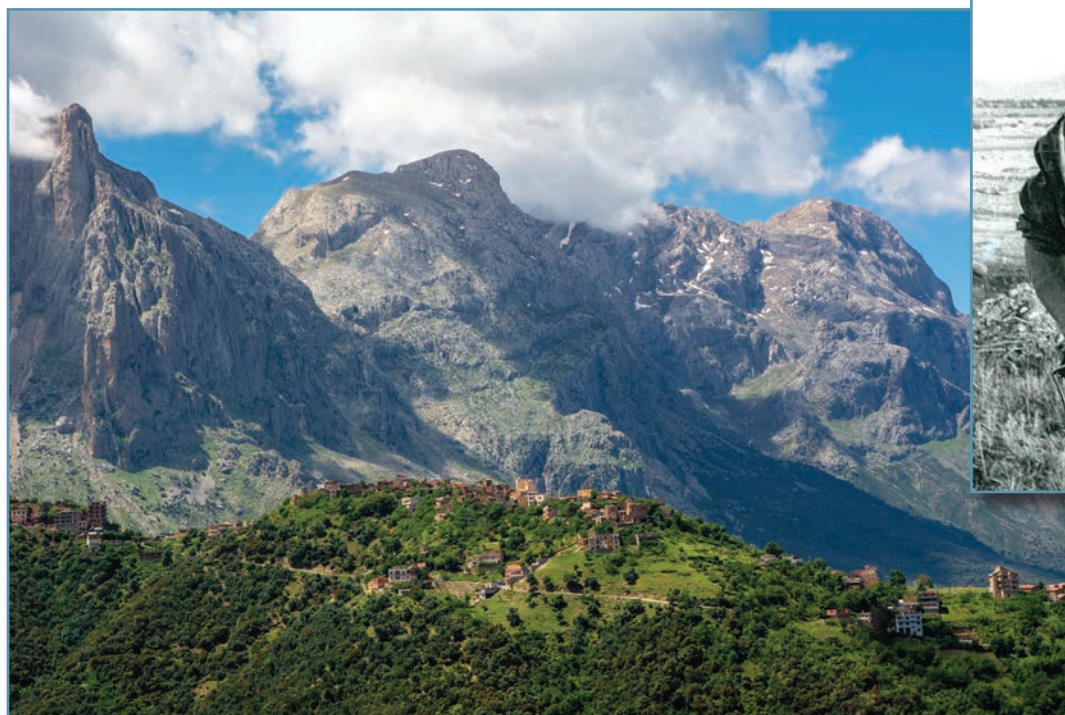
3. Affectation au 1^{er} RCP : classes, stages de saut, peloton : parfait encadrement oblige. Ensuite CA section mortiers : désastreux capitaine A. dit « Tatave », mentionné dans le livre témoignage d'Aussaresses. Seuls les S/C faisaient tourner la boutique Aurès-Nementcha, Mitidja, Kabylie. Pas de Chypre : fracture main droite.

4. Découverte des lieux : confort déplorable souvent couchés à même le sol sur des paillasses, les lits picots stockés au magasin (dixit le sergent fourrier Ferrarri. Ordre de « Tatave »).

5. Vie sur place : volonté offensive nulle (en ce qui concerne l'encadrement de la CA), Relations avec la population assez bonne au début et distante de la part des pieds noirs. Très chaleureuses en 60-61.

6. Impressions post guerre d'Algérie : « Nozaliés » (nos alliés) y sont arrivés, et ont divisé pour régner. Ignoble l'abandon sur place des populations francophiles en particulier les Harkis, Moghaznis, anciens combattants aujourd'hui... et demain ! Je dis : On en avait du gaz et du pétrole ! Si le problème avait été le fait des Britanniques ou des Israéliens... ils y seraient encore.

De Gaulle en payant sa dette à « Nozaliés » espérait « la communauté », copie du Commonwealth, on sait ce qu'il en est advenu !



Les monts du Djurdjura en Kabylie.

© Farid Ait Chaalal

Mme A. Louis François Louis Gr 234 : Union des tirailleurs

Les parents de mon mari se sont installés à Alger en 1958, si bien que mon mari a été incorporé directement dans le bataillon de tirailleurs algériens. Nous étions fiancés et nous nous sommes écrit, je pense, tous les jours. Je ne sais pas ce que j'en ai pensé à l'époque, comme le dit mon mari : je ne pouvais pas imaginer. Aujourd'hui j'en suis bouleversée.

« Je suis devenu incapable de parler de ce qui nous est commun, parce que cela me semble irréel.

Et pourtant, j'attends tes lettres avec impatience, j'attends que tu me contes ta vie quotidienne qui te semble parfois ennuyeuse mais qui te plaît, parce que tu l'as choisie. C'est en ces instants que je me sens de nouveau proche de toi, mais, dieu, que c'est bref.

Je sais aussi que la vie que je mène, tu ne peux pas te rendre compte exactement de ce qu'elle est. Tu ne peux pas la vivre en imagination et ce que je t'écris est vide de sens pour toi.

Je voudrais seulement que tu te rappelles les promenades que tu as faites en montagne. Que tu sentes la sueur te couler dans le dos, (...). Que tes mains soient moites, pleines de la boue formée par la transpiration et la poussière, ou la cendre. Que ton cœur batte d'épuisement, que tes jambes tremblent de fatigue, (...). Que ta gorge soit brûlée par l'air chaud et que le fait d'essayer d'avaler une salive épaisse et nauséabonde

te donne envie de vomir. Qu'à ce moment-là, tu saches qu'il faut encore marcher, gravir une pente, la descendre, buter et se tordre les pieds sur les pierres, ramper sous des buissons épineux, et toujours cette sueur qui pique les yeux. Et puis, le soleil, et la soif et la faim.

Un jour sur deux, depuis cinq mois, c'est le même lot.

Et la nuit, en embuscade ; demeurer éveillé malgré une envie insidieuse de dormir, tenter de voir

Et si je flanche, je serai responsable de la perte de mon équipe ou de mon groupe.

autre chose que des points lumineux et des ombres mouvantes, guetter tous les bruits et chercher à savoir si les pierres qui roulent sont mises en mouvement par un sanglier ou un fell.

Savoir aussi que si les fellaghas se présentent, on ne sera que quelques-uns à tirer parce que les autres auront trop peur. Alors, toi aussi, tu as peur, tu frissonnes, tu transpires, ton cœur bat follement et tu as envie de fuir et te





cache dans un buisson. Mais il faut serrer les dents parce qu'il faut bien qu'il y en ait quelques uns qui ne lâchent pas. Et brusquement tout redevient normal, et tu as envie de rire de cette vague de terreur, et c'est fini jusqu'à la prochaine fois.

Et puis, il y a aussi cette excitation heureuse qui te saisit au cours d'un accrochage, l'envie de tuer, l'impression d'être invincible, le claquement sec des balles. Et puis apprendre que ton copain t'a tiré dessus,

en rire, parce que cela paraît drôle d'avoir échappé à quelques balles dans la peau ; et de nouveau, à mesure que le temps passe, avoir encore cette peur qui revient, parce que c'est bête de se faire descendre par son copain. Et croire qu'il vaut mieux se faire descendre par un fell. Ça ne m'est arrivé qu'une fois, heureusement, mais je sais que nous accrocherons encore. Et si je flanche, je serai responsable de la perte de mon équipe ou de mon groupe.

Sentir aussi cette monotonie de soleil, de terre brûlée, de pitons toujours semblables, tous les jours.

Ne me plains pas ; on se fait à cette vie, et ce qui est vraiment dur, c'est la solitude et la monotonie, auxquelles on ne sait comment résister. Un corps fatigué récupère en tous lieux, en tous temps, en toutes conditions. Et je suis content de connaître vraiment ce qu'est la fatigue.

Mais, quand le moral en prend un coup, il n'y a rien à faire. Je me sens vide, abruti. »



Bernard Pouzin

Gr 231 : AC du ministère de l'écologie et Gr 185 : AC de Lyon



Appelé en juin 1955, incorporé comme 2^e classe au 7^e BCA (Bataillon de Chasseurs Alpins) à Bourg-Saint-Maurice, muté deux mois plus tard au 6^e BCA à Grenoble.

Admis en octobre 1955 à l'école d'officiers de réserve de Saint-Maixent suite à trois années de préparation militaire. Bien classé à l'issue du stage de formation, j'obtiens directement le grade de sous-lieutenant et une affectation au 99^e BIA (Bataillon d'Infanterie Alpine) basé à Lyon.

À l'automne 1956, c'est le départ en Algérie avec une affectation au 15^e BCA basé en grande Kabylie.

Très rapidement, on m'affecte une section composée d'une trentaine d'appelés avec comme mission l'installation d'un poste à la côte 706 (un simple point d'altitude sur la carte).

Tout est à faire : à part trois ou quatre gourbis en piteux état, il n'y a rien. Premier travail : construire des murs d'enceinte de protection en pierres récupérées sur place ainsi que quelques emplacements de surveillance pour les sentinelles qui se relaient nuit et jour.

Parmi les attaques que nous avons essuyées, la nuit de Noël à minuit tous les postes ont été la cible des rebelles, on a fait cesser ces tirs en envoyant quelques grenades à fusil.

C'est le dépaysement complet, pas de routes d'accès, tous les approvisionnements se font à dos de mulets (nous en avons quatre d'affectés). Pour l'eau, un point d'eau dans le sol à plusieurs centaines de mètres nous permet de remplir des jerricans, jusqu'au jour où l'on a surpris des autochtones en train de se laver les pieds ! L'électricité est remplacée par des bougies et nous sommes envahis de scorpions qui nous obligent à mettre les pieds des lits dans des boîtes remplies de pétrole et à ne pas oublier de secouer les chaussures le matin.



L'approvisionnement du poste.

Une nouvelle vie commence, mais quel changement en quelques heures. Avec ma section, j'ai la charge d'un grand secteur, comportant de nombreux villages.

- Surveillance et contrôle de la population qui nous est hostile, on se côtoie par force la journée, établissement de laissez-passer, contrôles d'identité, etc. La nuit c'est beaucoup plus tendu ;
- Embuscades la nuit : préparations de grande envergure avec d'autres bataillons y compris la légion étrangère et le CRIK

Les appelés



Un exemple de gourbi ayant servi d'abri à cinq de mes hommes pendant huit mois environ.

(commando d'intervention en Kabylie) que j'ai eu l'honneur de commander pendant la permission d'un de mes collègues.

Déjà à cette époque, on peut penser que l'issue de ce maintien de l'ordre aurait des difficultés à tourner en notre faveur.

Nous menons cette vie complètement isolés, sauf quelques contacts radio, jusqu'au début de l'été 1957. Le moral de l'équipe n'est pas toujours au beau fixe, heureusement nous sommes assez soudés et l'on arrive à faire face. On parle beaucoup de libération au bout de deux ans dont on nous donne officiellement des dates. Malheureusement, quelques jours avant l'échéance, une nouvelle date est annoncée et ainsi de suite pendant plusieurs mois. Une période très difficile à vivre.

Le poste construit est abandonné, nous sommes regroupés à la compagnie. Des consignes ont été données pour laisser les libérables le plus possible au repos, afin d'éviter tout pépin de dernière minute. Pour ma part cette attente devenait invivable : je suis repassé opérationnel.

Après avoir été décoré de la Croix de la Valeur Militaire à l'ordre du régiment, la bonne date de libération arrive enfin après 29 mois.

La réinsertion a été brutale et difficile. Déjà à la descente du bateau, se retrouver à Marseille au milieu de cette foule qui, je pense, voit de très loin tout ce qui se passe de l'autre côté de la Méditerranée.

Nous retrouvons la circulation, le bruit, le monde etc. Mais les habitudes liées à l'insécurité sont toujours là et ne sont pas passées du jour au lendemain (être toujours sur ses gardes, se retourner sans arrêt, etc.).



C'est une période de la vie, de la jeunesse que l'on ne peut pas oublier. Je n'en ai jamais beaucoup parlé, hormis en répondant succinctement aux questions des petits-enfants. Peut-être à tort ? Mais sont-ils intéressés ? C'est tellement loin pour eux.

André Camaille Gr 211 : UNACITA -Indo

Appelé de France de la classe 57/1C, le 4 juillet 1957 et affecté au centre d'instruction de Verdun (57). Nommé sergent le 1^{er} mai 1958, je débarque en Algérie le 16 septembre 1958.



Arrivée à Morsott, PC du 26^e RI, et affecté à la 5^e C^{ie} de ce régiment, direction Clairefontaine et Ain-Chenia pompage (Constantinois).

Installation ensuite dans un nouveau cantonnement en bordure de la ligne électrifiée, nouvellement construite en 1958, face aux mines d'Ouemza, en pleine nature et ce jusqu'à la libération. Débarqué à Marseille le 27 octobre 1959.

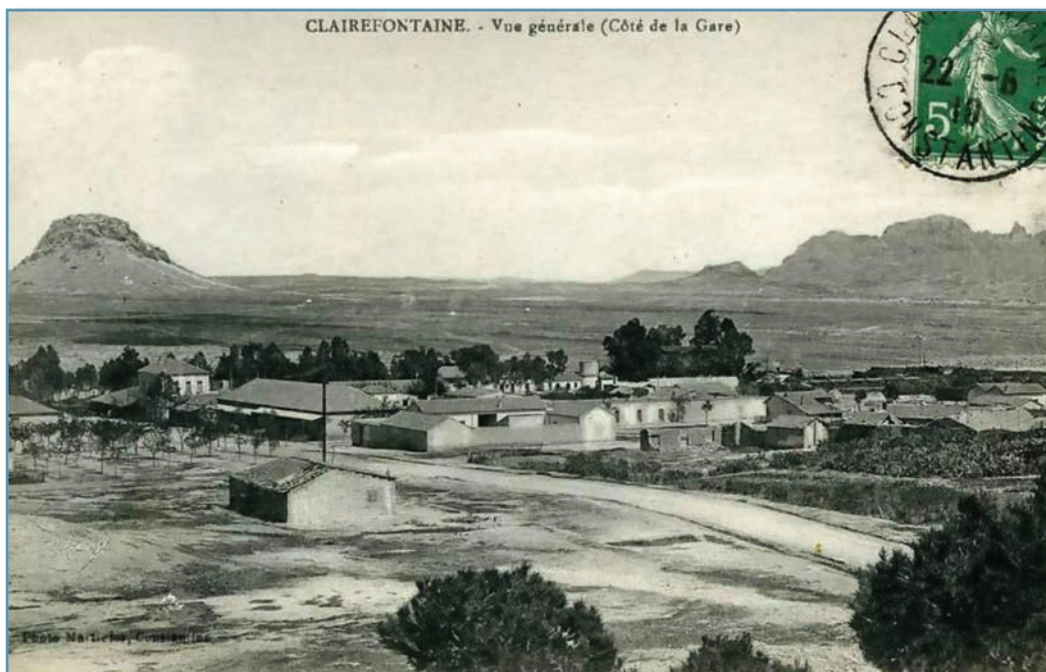


J'ai passé tout mon séjour en Algérie en cantonnement, sous la toile de tente, avec bien entendu eau dans les citernes et électricité fournie par un groupe.

Découverte du paysage « aride » et des conditions de vie des habitants en mechta. Bonnes relations avec les habitants.

Cependant, les fellaghas venant de Tunisie nous harcelaient à raison de deux à trois fois par semaine. Participation aux opérations, à la « herse » pour surveillance du barrage. Participation aux gardes de cantonnement (trois postes), chef d'un mortier de 81 mm à l'intérieur du cantonnement.

J'évoque souvent la période passée en Algérie avec ma famille principalement. Compte tenu de ce que j'ai vécu durant mon séjour, je suis aujourd'hui encore heureux d'en être revenu car, malheureusement, j'ai vu des copains y rester au cours d'opérations.



François Berthot

GR 269 : Fédération N^{ale} des victimes civiles et invalides de guerre

Je suis né le 30 juin 1937. Appelé le 1^{er} septembre 1957 au 27^e Génie à Fourchambault (58) et dirigé sur Morsothe à la frontière tunisienne, à 30 km de Tébessa, pour rejoindre le 61^e Génie. Sur place se trouvent :

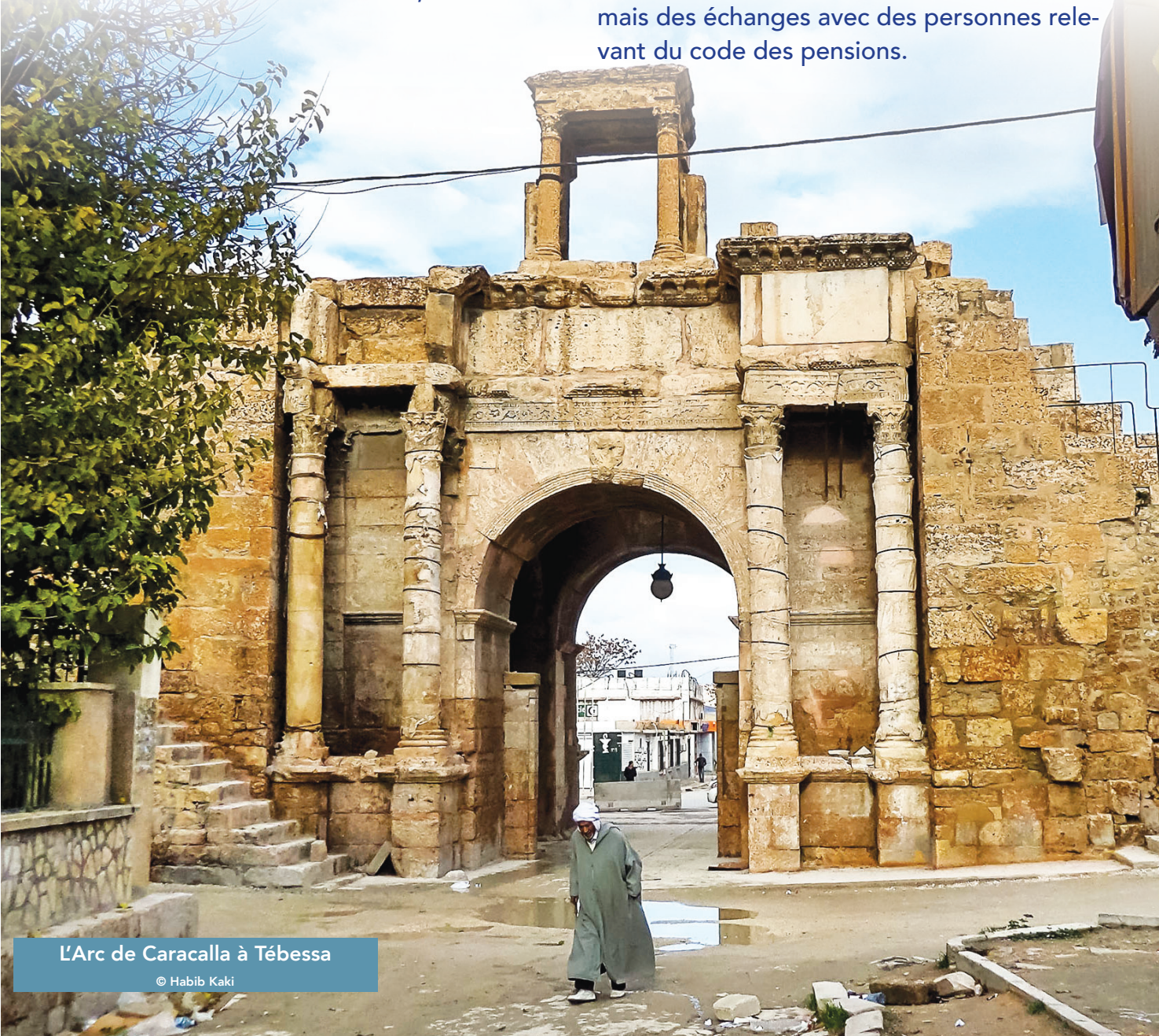
- La « une » (CCS) dite Compagnie de Commandement et de Soutien aux ordres du lieutenant Doisy ;
- La « deux » aux ordres du capitaine Mesmain ;
- La « trois » à Clairefontaine ;

- Un détachement du 26^e d'Infanterie ;
- Une section du 35^e d'électro.

Parmi nos activités, le regroupement des famille (5^e bureau) dans des constructions avec eau, électricité et visites sanitaires.

En ce qui me concerne, je fus affecté à l'entretien de l'armement (fonction de sous-officier et 1^{er} et 2^e échelon) et à la gestion des munitions (je n'étais que 1^{re} classe).

Pas de discussion en famille ou au travail, mais des échanges avec des personnes relevant du code des pensions.



Jean Prévost Gr 211 : UNACITA-Indo et Gr 234 : Union des tirailleurs

Brigadier-chef en AFN, Valeur militaire, Médaille militaire.

Appelé de la classe 58 1/B, départ pour les FFA en mai 1958. Après un séjour au 2^e Cuirassiers en Sarre à St-Wendel, départ en mai 1959 pour l'Algérie, depuis Marseille sur le *Ville d'Oran* pour la traversée.

Impression : le bateau arrive le matin devant Alger. Le choc : cette blancheur, quel dépaysement, ciel lumineux et douceur du temps.

Affectation : une nuit dans une caserne puis départ en train à bestiaux, pas de sentiments d'inconfort, vers Sétif (Constantinois). De Sétif, en camion, direction St-Arnaud

au 29^e Dragons. Après quelques semaines de contrôles de la population et petites opérations, mutation au commando de chasse V14 du 15^e BTA près du village de Pascal (à 50 km au sud de Sétif, près des monts du Hodna).

Découverte des lieux : nous sommes installés dans une ancienne ferme en forme de carré avec un mirador dans deux angles. Les étables servent de chambrées, une grande et deux plus petites. Ce commando est présent depuis un an environ et comprend 120 hommes, un capitaine, plusieurs lieutenants, sous-officiers de métier (certains sont

allés en Indochine) des appelés, des Harkis et aussi des Algériens de souche engagés.

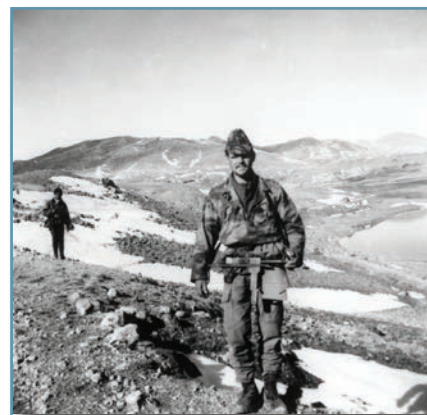
Les prédécesseurs avaient fait du bon travail, toutes les chambres étaient bétonnées au sol, saines, avec en son centre une rigole pour un lavage facile car nous avions de

l'eau à volonté. Un puits à l'extérieur avec pompe électrique nous donnait de l'eau. De grandes cuves en plein soleil nous donnaient de l'eau pour la douche.

Un bâtiment pour officiers, mess et dortoirs. Un bâti-

ment cuisine, un autre pour les munitions et au centre un autre, puis le groupe électrogène et un foyer ouvert même quand nous rentrions en pleine nuit. Les lits étaient superposés, matelas en paille, sac de couchage. Cette ferme se trouvait isolée près d'un oued (avec de l'eau) à environ deux kilomètres du village. Il y avait malgré tout un certain confort que d'autres militaires n'ont pas eu.

Vie sur place : ces commandos de chasse ont été créés par le général Challe avec certaines missions. En général, suite à des renseignements (pas toujours vrais), nous partions le





soir en GMC et ensuite à pied, pendant des heures pour se positionner au dessus d'un village où les fellaghas devaient se trouver, se reposer, se nourrir et autres. Il y avait aussi d'autres opérations, embuscades, prise d'un col : opération *Jumelles-Étincelles*. Nous partions pendant deux ou trois jours, parfois plus suivant les événements. Dans ces cas là, nous étions ravitaillés par hélicoptère au camion.

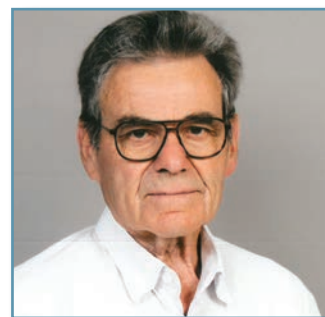
Pendant les grandes opérations *Jumelles* et *Étincelles*, il y a eu plusieurs héliportages. Suivant la météo, nous avions un sac de couchage très confortable, une djellaba, une veste matelassée Anorak, tapis de sol, très bien, mais il fallait porter tout cela en plus du sac à dos avec une ou deux boîtes de ration, une boule de pain, plus des grenades, munitions, fusil ou carabine US M1, jumelles et gourdes. Enfin, nous avions 20 ans.

En jour de repos, c'était lessive et une visite au village de Pascal. Un bar tenu par un colon, une boulangerie épicerie musulmane

et européenne, un marché ; en général, pas de souci avec la population.

Impressions post guerre d'Algérie : libéré en août 1960, après 28 mois sous les drapeaux, j'ai suivi les événements avec attention : putsch de l'OAS, exode des colons et de quelques Harkis. Au retour, pas trop de commentaires en famille, ni aux voisins. Mariage, enfants, boulot.

Maintenant, avec le recul, tous ces gouvernements auraient dû écouter la population algérienne, déjà en 1945 et prendre des positions adéquates.



Tous ces événements, fin de l'Indochine, Tunisie et Maroc indépendants ont contribué à donner des arguments pour libérer le pays de notre présence. Nous aurions pu certainement éviter ces 30 000 morts de notre côté et tous ces civils et Harkis.

Bernard Ducher

Gr 202 : ACVG de la Société Générale

Je fus appelé sous les drapeaux début janvier 1957, dirigé sur Nîmes (Gard). J'y présentais les très durs pelotons de sous-officiers devant partir en Algérie.

Ceci fait, j'embarquais donc à Marseille comme maréchal des logis sur le *Kairouan*. Mon père avait participé à sa construction sur les chantiers navals de La Seyne-sur-Mer et avait été victime d'un grave accident du travail lors de son lancement.

Après une traversée calme, je débarquais à Alger la Blanche, que je n'ai pas eu le temps d'admirer car, après une piqûre dans la fesse de gamma-globuline (pourquoi ? That is the question), nous fûmes embarqués dans des GMC direction la Grande Kabylie et le poste



Cela aurait pu être un autre Palestro.

de Tikobaïn où je fus affecté. Ce dernier était composé de baraques hétéroclites en toits de chaume et le paysage n'était pas très différent de mon lieu de résidence dans le Var. Je n'ai eu aucun contact avec les Français

d'Algérie car il n'y en avait pas autour de mon poste et le contact avec la population se résumait à

des contrôles ou des rassemblements pour des séances d'action psychologiques transmises par disque sur un phono.

Le seigneur de la région était le Bachaga Aït-Ali. Nous avions à domicile, dans le poste, le maire car les adjoints que nous avons désignés avaient été égorgés par les rebelles. Pour être tout à fait précis, nous étions en renfort des chasseurs alpins au sein de la 27^e Division d'Infanterie Alpine, commandée par le général Faure, auquel j'ai eu l'honneur de serrer la main lors d'une visite à notre poste. Et nous avions en face le redoutable Amirouche.

Le 2 janvier 1959, une section de 18 hommes commandée par le lieutenant D., appelé du contingent, s'est mise en route du poste de Tikobaïn pour ravitailler le petit poste Idichaouene ou Fellah, seulement accessible par un petit sentier muletier. Or, ce sentier devait emprunter une gorge surplombée d'assez hautes collines. Arrivé à l'entrée de ce défilé, le chien Mickey, qui accompagnait toujours nos patrouilles, se mit à aboyer furieusement, débusquant un groupe de rebelles cachés derrière une haie feuillue. Ils étaient postés à cet endroit pour verrouiller

cette gorge et couper toute retraite lorsque la section y serait entièrement engagée et sous le feu des armes automatiques, installées au sommet de la colline par les fellaghas et qui surplombait ce défilé. Cela aurait pu être un autre Palestro.

Ce groupe de fellaghas, se trouvant ainsi démasqué par les aboiements de Mickey, ouvrit le feu sur le groupe de tête de la section ; le lieutenant D. fut très grièvement blessé par une balle dans le ventre, le soldat Yves B. fut tué – un très gentil petit gars – je salue avec émotion sa famille. Le soldat Z.L. fut blessé d'une balle lui effleurant le crâne et provoquant une fracture en étoile, et le harki Charlot (c'était son surnom car il lui ressemblait beaucoup et je n'ai jamais su son nom) fut égorgé.



Le capitaine P., chef de notre poste de Tikobaïn, fit faire à Tizi-Ouzou, une médaille où était inscrit « Merci Mickey, le 2 janvier 1959 », qu'il a accroché à son collier.

Le lieutenant D. fut réformé après sa très grave blessure et me demanda de ramener Mickey, lorsque je serai libéré, à la Seynes-sur-Mer (près de Toulon) où il viendrait le chercher pour le ramener chez lui, ce que je

fis. Il vint donc en voiture de Saint-Nazaire et traversa la France pour venir le chercher chez moi.

Notre commandant, venant inspecter les lieux, nous dit qu'on avait dû tomber sur l'armée régulière du FLN, équipée de mitrailleuses, car les installations relevées pour cette embuscade étaient dignes de l'école de guerre.

Mon retour se fit seul pour ma famille, dans l'indifférence générale. Point de soutien psychologique. Point de soutien paternel car mon père était décédé à l'âge de 37 ans et mon employeur (je travaillais au bureau des Marches de l'atelier des torpilles à Toulon) n'a même pas eu la décence de me reprendre à ce travail qui me plaisait beaucoup et que j'avais quitté lors de mon incorporation. Je fus donc embauché à la banque Société Générale avec un bien moindre plaisir pour ce nouveau travail.

Je parle peu de mon séjour en Algérie d'autant plus que, dans toutes ces émissions à ce sujet, on est taxé de tortionnaires ou de violeurs et je n'ai jamais pratiqué ces exactions.



Je garde toutefois – car on ne peut oublier – une relation très amicale avec un de mes hommes : Roger Martinelli, très grièvement blessé, grand invalide de guerre et officier de la Légion d'honneur et que je reçois régulièrement. D'ailleurs, mon commandant m'avait donné mission de me rendre à Alger pour le décorer de la Croix de la Valeur Militaire sur son lit de souffrances à l'hôpital Maillot où il avait été transporté.



Le pont naturel au dessus de la rivière Rhummel, Constantine.

© LBM1948

Michel Fanton Gr 22 : AC de la Police

Je n'avais pas 20 ans lorsque j'ai été appelé sous les drapeaux pour effectuer mon service militaire en Algérie, le 2 mai 1961. Sur les conseils de mon père, qui était grand résistant de la dernière guerre, réfractaire à ce conflit, j'ai demandé le Génie (pour ne pas être engagé au feu) et pour être utiles dans d'autres domaines. Incorporé direct, je suis arrivé par bateau via Marseille pour faire mes classes à Hussein Dey (banlieue d'Alger).



J'étais un peu inconscient, pour moi j'allais hors de France découvrir d'autres paysages au soleil. Ensuite, j'ai été affecté à la frontière algéro-marocaine, au 72^e Bataillon du Génie dans la région de Nedroma. Notre camp se situait en zone interdite et notre travail consistait à poser du barbelé, réparer les forts sur les pitons, surveiller jour et nuit la frontière. Nous vivions sous les tentes sans confort, à la merci des tempêtes de sable et de la chaleur.

Les appelés

De nouveau, nouvelle affectation de la compagnie à Sidi-Brahim, occupant cette fois une mechta en torchis, ce qui nous apportait un relatif confort à l'abri du vent, de la pluie et du froid de la nuit. J'avais la responsabilité du matériel et d'une dizaine de civils locaux qui étaient employés par l'armée. Nous allions les chercher dans leur village chaque matin avec un GMC. Ils n'étaient pas trop motivés pour exécuter les travaux de chantier, mais ça allait. J'avais une bonne relation avec eux, je n'ai jamais eu de problèmes.

En ce qui concerne la population locale, nous recevions au camp les nombreuses personnes qui venaient consulter l'infirmier pour recevoir des soins. Pour ma part, je distribuais du pain de guerre aux enfants qui ne mangeaient pas toujours à leur faim.

Vers la fin des hostilités (19 mars 1962), nous avons déménagé à Aïn-El-Turq, près de la frontière marocaine et de la Méditerranée. J'étais armurier, je pensais être tranquille lorsque l'on a trouvé dans un paquetage d'un soldat pied noir, les plans de l'armurerie qui devait être attaquée au lance-roquettes, ce qui aurait pu mal se terminer. Je pense avoir eu beaucoup de chance. Je suis tombé malade après une maladie du foie et ensuite hospitalisé 20 jours à l'hôpital Fernand-Vidal à Sidi-bel-Abbès. Puis, au bout de 18 mois, j'ai été rapatrié sanitaire.

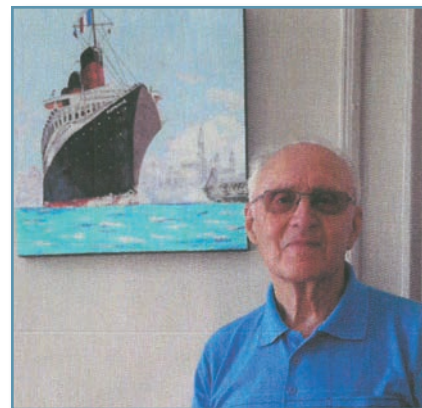
Affecté à la caserne de Rueil, au dépôt central des isolés, je ne garde pas un bon souvenir

de cette affectation, car la discipline était stricte avec un adjudant hystérique. J'ai été libéré en janvier 1963.

Après quelques années dans le civil, j'ai été admis au concours de gardien de la paix. Après 27 ans de loyaux services, j'ai été promu brigadier-chef à l'état-major de l'arrondissement. Actuellement, je suis secrétaire des anciens combattants de la FNACA où nous commémorons les cérémonies à la mémoire de nos camarades morts pour la France.

À la fin de ce conflit, j'ai fait une espèce de déni pour ne plus penser aux 18 mois que j'ai passé loin de la France et de ma famille, car c'est l'éloignement qui est le plus difficile à supporter. En partant loin, on n'était pas certain de revenir.

Actuellement, avec le recul, je m'en remets aux déclarations d'un haut fonctionnaire qui, au début du conflit, avait dit « qu'il n'y avait pas d'autre issue que l'indépendance ». La guerre a duré trop longtemps. Je comprends la frustration des pieds noirs. Je suis indigné par le sort qui a été réservé aux Harkis qui ont servi la France. Je peux me vanter de n'avoir tiré sur personne. Je pense avoir fait mon devoir de soldat.



Aïn-el-Turk

© Gerardgiraud



Jean Marin

Gr 197 : AC du MINDEF

Je suis né le 3 octobre 1932, donc classe 53/1. J'ai fait mon service militaire au 5^e RF de Dragons en Autriche, peloton de brigadier, puis stage à Saumur pour changement de chars.

Le régiment terminant l'occupation en Autriche, nous sommes rentrés en France à Périgueux où j'étais mécanicien sur char M4A1E8, j'ai participé à de nombreuses manœuvres et démonstration avec le char de dépannage qui m'était confié. J'ai été félicité par le général Lecoq de la 4^e région militaire pour fait spécial. J'ai été libéré après 18 mois de service.

J'ai été rappelé début avril 1956, huit jours à Maisons-Laffitte puis direction Marseille et embarquement brutal sur le navire *Kairouan*. Je n'oublierai jamais les mauvais souvenirs de cette période, avec toutes ces manifestations de civils et gardés par les CRS. J'étais marié et avait un fils de deux ans.

Je ne peux raconter toutes ces histoires vécues.

À l'arrivée à Alger (belle ville), bien des ordres et des désordres, nous étions les premiers rappelés. Mal armés, mal habillés : godasses à clous, les fellaghas avaient la patauga.

Première nuit à Hussein Dey puis, le lendemain, direction Beni Amran. Pendant trois jours, nous sommes restés dans les bois au bord du village. Après nous avons été placés (notre compagnie) à un endroit désigné par le régiment. Moi, j'étais caporal-chef à la 4^e section de combat de la 8^e C^{ie} du

2^e Bataillon du 9^e RIC. J'étais responsable voltigeur grenadier dans la section.

Nous étions dans la montagne en poste à Beni Khalifa où nous avons peiné, couché sur le sol, la chaleur sous les toiles de tentes par section (20) : terribles ces moments, pas d'eau, pas d'éclairage.

Heureusement notre chef, le capitaine Boyer était formidable pour la compagnie. C'était notre « papa ». Nos gradés étaient des anciens d'Indochine et étaient très bien.

Nous faisons beaucoup de crapahutage, de recherche car cet endroit était malsain. Un jour, nous devons rencontrer, à un endroit précis, la section qui devait finalement tomber en embuscade à Palestro.

Il fallait surtout comprendre la vie de pauvreté des Arabes et l'égalité absente.

Malheureusement, ce fut un grand choc pour nous car nous avons attendu et sommes rentrés à notre poste sans les voir. Je connaissais des militaires de cette section mais qui n'étaient pas de notre compagnie. Le 18 mai 1956, je m'en rappellerai toujours, triste souvenir.





Nous vivions avec les Arabes du coin, qui étaient assez gentils dans cette région malsaine.

Au bout de trois mois, nous sommes partis en repos trois jours et ensuite direction Abbo dans un village assez bien. C'était au bord du Bouberek : embuscades, patrouilles et divers services de nuit. Le village était beau et beaucoup d'Européens et d'Arabes y habitaient. Nous, militaires rappelés, n'étions pas très bien vus par les colons, c'était difficile parfois. Je garde pour moi les bons et les mauvais passages de ce coin.

À Abbo, j'ai assisté, par ordre, aux interrogatoires des prisonniers par la gendarmerie du village. Nous avons environ 80 prisonniers et sortions parfois avec eux pour certaines missions dangereuses. C'était autre chose que Beni Khalifa.

Un jour, j'étais envoyé avec mon groupe accompagner les gendarmes pour une mission dangereuse et puis nous sommes tombés sur trois individus que j'avais remarqués : fusillade. J'ai arrêté le troisième. Nous avons ramené les trois corps plus celui d'une femme égorgée, je garde le reste pour moi.

Pour moi, je respectais les musulmans âgés qui étaient fiers de parler de la France, ce qu'ils avaient reçus comme décorations pour la guerre de 39-45 et celle de 14-18 aussi. Ils étaient fiers. Souvent je me rappelle d'un aveugle qui voulait boire dans mon bidon (café-eau), je le connaissais bien à la fin. Oui, finalement, tous ces hommes n'avaient droit à rien. Les jeunes dans ce village, on les occupait et on les aidait.

Ensuite, j'ai rejoint Bordj Jenaïl, libération des soldats mariés, retour en novembre 1956. Dans ce rassemblement, un général a demandé à ma section, celui qui était avec les gendarmes à l'accrochage, c'était moi mais bien que présent, je ne pus le dire. Donc le général félicita la 4^e section. Je le regrette car je méritais une parole pour me faire oublier ce dur moment.

À mon départ d'Abbo, des enfants musulmans, enfin Algériens, m'ont offert une tortue de Kabylie que j'ai toujours et j'y tiens beaucoup, depuis 1956. Son nom est Rosalie. Je pense souvent à ces jeunes qui nous aimaient bien en Kabylie et que nous aidions.

L'Algérie c'était la France, trois départements français. Je ne parle jamais de cette période difficile à oublier. Il fallait surtout comprendre la vie de pauvreté des Arabes et l'égalité absente.

Raymond Guais

Rappelé sous les drapeaux le 12 avril 1956, en application du décret de mobilisation pris le jour même. Habitant à Rennes, je suis convoqué à Saint-Cyr-Coëtquidan, où je passe deux semaines d'entraînement en compagnie des rappelés du département. Le 26 avril, on nous transporte au camp de Meudon où sont rassemblés tous les rappelés de Bretagne, Normandie, Pays de la Loire.



Je suis affecté en qualité de sous-officier d'ordinaire à la CCAS du 2/117 RI qui vient de se reformer.

Deux jours plus tard, notre bataillon prend la direction de Port-Vendres par le train mais les rappelés tirent sans cesse les signaux d'alarme pour l'arrêter sous les applaudissements de la population. Le trajet se termine à bords de camions militaires.

Embarqué à bord de l'*El Djézhair* à destination de l'Algérie le 3 mai 1956, et débarqué à Alger deux jours plus tard, notre bataillon reste une dizaine de jours à Maison-Blanche où nous avons la visite de Max Lejeune, ministre des Armées, venu voir l'état moral des premiers rappelés, mais il ne peut prendre la parole.

Notre convoi prend ensuite la direction de Constantine jusqu'à la petite ville de Tablat adossée à un djebel à 100 km d'Alger, Dès le départ, nous constatons que des poteaux

téléphoniques ont été sciés, ce qui nous indique la présence de fellaghas à proximité. La CCAS occupe l'école, les classes servant de dortoirs et la cuisine roulante est installée dans la cour. Je gère les crédits impartis à la restauration. J'achète des fruits et légumes directement sur les marchés hebdomadaires et aux Arabes qui ont des étals dans la rue devant l'école. Un magasin bien achalandé en épices et produits secs permet de s'y approvisionner. Dans un petit local sous le préau de l'école sont enfermés, en vue de les interroger, des Arabes suspectés de collaboration avec le FLN.



Tablat.

© Yelles

Le 18 mai nous apprenons l'embuscade de Palestro. On nous demande d'être très vigilants. Je redoute toujours les moments où, à la tête d'une dizaine d'hommes, il fallait patrouiller en parcourant les rues et ruelles dépourvues d'éclairage public. Nous ne pouvons nous empêcher de penser à une attaque surprise. Pendant les deux premiers mois de notre présence à Tablat, aucun événement important ne se produit.

Le 9 juillet, je reçois un télégramme m'annonçant la naissance de mon fils à Rennes. Une permission de 12 jours m'est accordée sur le champ. J'arrive à l'aéroport de Rennes par avion *Bréguet* deux jours plus tard. Le retour vers l'Algérie est mouvementé le 27 juillet 1956.

Le président égyptien Gamal Abder Nasser ayant annoncé la veille la nationalisation du canal de Suez, la France étudiait l'éventualité d'une intervention en Égypte. En raison des circonstances, tous les militaires présents en gare de Marseille sont ramassés et transportés à l'aéroport de Marignane. Le soir même je suis à Alger, et retour à Tablat le 29 juillet.

Pendant mon absence les choses avaient beaucoup changé. Afin de mieux quadriller le secteur où la présence de combattants du FLN avait été signalée, le bataillon avait reçu l'ordre de déployer ses cinq compagnies sur 50 km de pistes qui serpentaient d'un djebel à l'autre. Il ne restait plus à Tablat que les services administratifs. Les approvisionnements des compagnies dispersées sur les pistes sont dans mes nouvelles attributions.

Le 6 août, j'accompagne les dix hommes du service messagerie et transmissions qui s'y rendaient à bord de trois jeeps. Nous passons à proximité de chacune des compagnies déployées à une dizaine de kilomètres d'intervalle. Au terme du parcours où se trouve l'état-major, j'ai le plaisir de revoir mon ami Serge B. et ses collaborateurs aux cuisines. Après avoir parcouru la moitié du trajet

retour, la nuit commence à tomber. De la jeep de tête où j'ai pris place, j'observe en me retournant que la plupart des hommes de l'escorte sont affalés sur leurs sièges et semblent endormis. À cet instant je pense qu'en cas d'attaque surprise nous n'étions pas en mesure de nous défendre. Je ne me doute pas avoir eu une prémonition de ce qui va se produire deux jours plus tard quelque part sur cette même piste.

Le 8 août, à bord d'un camion une patrouille de la 2^e compagnie composée de 13 hommes (un sous-lieutenant, deux sergents, deux caporaux et huit soldats), chargés de protéger le passage des convois de ravitaillement, sont tués au moment où ils sautent du camion à proximité du col du Bekkar (Tablat). Seul le chauffeur du camion réussit à s'échapper et à donner l'alerte, mais lorsque la section de contre-attaque arrive sur les lieux les fellaghas se sont volatilisés dans la montagne.

Les victimes sont dévêtues et démunies de leurs armes, mais à la différence de celles de Palestro, elles ne sont pas mutilées. Les corps sont ramenés le jour même dans l'église de Tablat où l'on dresse une chapelle ardente. En raison de la chaleur les cercueils sont livrés rapidement.

Création du premier cimetière militaire à Tablat

L'adjudant de la CCAS, le maire de Tablat et moi-même recherchons un lieu pour créer le premier cimetière militaire dans un espace boisé, situé à l'écart du village, où 13 tombes sont creusées. C'est le premier coup dur subi



par notre bataillon depuis notre arrivée sur le sol algérien.

Les obsèques de mes camarades, que je connaissais bien pour la plupart, dont le sous-lieutenant d'origine bretonne, qui portait le surnom de Robic, un type toujours jovial qui faisait partie des rappelés comme les 12 autres, ont lieu deux jours plus tard en présence des officiels et d'un détachement militaire. Quelques commerçants de Tablat y assistent, dont le propriétaire du grand magasin qui avait pignon sur rue. Il s'avéra quelques semaines plus tard que ce personnage affable, qui nous offrait parfois l'anisette, était en fait un indicateur du FLN.

Notre troisième lieu de cantonnement : Aïn-Bessen



À la mi-août, nous quittons Tablat pour occuper la petite ville d'Aïn-Bessen en Kabylie. Je suis chargé de remplacer un camarade, parti en permission, pour préparer et verser les soldes, du capitaine de la CCAS au 2e classe, après avoir été retirer l'argent à Bouira distant de quelques kilomètres.

Kerroucha, que nous occupons en septembre, est un énorme corps de ferme, situé à une vingtaine de kilomètres d'Aumale, dont les occupants ont déserté les lieux. L'arrivée d'un premier contingent de jeunes militaires qui, leurs classes terminées en métropole, viennent poursuivre leur service légal en Algérie, confirme l'information de notre libération de rappelés en octobre.

L'arrestation de Ben Bella et d'autres leaders algériens

Le 23 octobre, nous apprenons l'arrestation de Ben Bella et d'autres leaders algériens à bord d'un avion qui les transportait de Rabat à Tunis, où se tenait un sommet algéro-maroco-tunisien. L'avion avait été détourné sur l'aéroport de Maison Blanche. L'annonce de ces arrestations est saluée par une ovation dans nos rangs. Selon nos officiers, l'arrestation de Ben Bella allait mettre fin aux hostilités. C'était méconnaître la détermination de tout un peuple pour son indépendance.

La guerre d'Algérie allait se poursuivre durant six années et faire de nombreuses victimes.

Le 24 octobre, je me rends à Tablat en profitant d'un convoi qui s'y rendait pour faire le plein des véhicules qui vont nous transporter le

surlendemain à Alger. Accompagné par un groupe de jeunes recrues, que je suis chargé d'encadrer, je me rends au cimetière pour me recueillir une dernière fois sur les tombes des camarades, qui eux, ne feront pas le voyage retour.

Le vendredi 26 octobre tous les rappelés du contingent 53/1 cantonnés à Kerroucha grimpent dans les camions qui prennent la direction d'Alger.

Le convoi passe par Bouira, les gorges de Palestro, un site splendide où s'est produit l'embuscade qui a fait 19 morts cinq mois plus tôt.



Alfred Leroy

GR 269 : Fédération N^{ale} des victimes civiles et invalides de guerre

Avec bonne volonté, je vous livre à peu près une partie de ma vie de citoyen français. La guerre d'Algérie fut un échec.

Je suis de la classe 52/2. Appelé en 1956, marié avec un enfant de six mois. J'étais gérant d'un salon de coiffure. En une semaine, nous avons dû tout liquider et retourner chez mes parents. Et naturellement pas de voiture ! C'est là que l'on s'aperçoit que la famille est importante. Nous étions trois enfants sous les drapeaux ; c'est énorme pour les parents. Il a fallu subir.

Je suis rappelé à Sissonne, une semaine d'instruction, puis départ pour l'Algérie, embarquement à Marseille sur le *Ville d'Oran*. La seule satisfaction est de retrouver les copains avec lesquels j'avais passé 18 mois. Puis le grand malheur, mon meilleur copain (Jean L.) s'est fait tuer ; ça je ne le supporte

toujours pas car il est mort pour de la merde (je m'excuse du terme, mais c'est mon avis). Je pense que les responsables de l'époque se sont trompés ou il y a eu tromperie sur l'événement, car l'Algérie française était déjà bradée, usurpée et trompée. Déjà là, il fallait chacun chez soi !



Le *Ville d'Oran*.

Ma vie en Algérie fut un peu « peinarde » en comparaison de certains copains. Notre rôle était de faire des patrouilles en ville avec vigilance. Nous logions dans les écoles. J'ai attrapé la dysenterie amibienne ; 15 jours d'hôpital à Oran, suivi d'une

convalescence de trois semaines.

Retour en France. Dans l'entre-deux, mon frère est parti pour l'Algérie. Je suis libéré après six mois avec une pension militaire de 40 %.



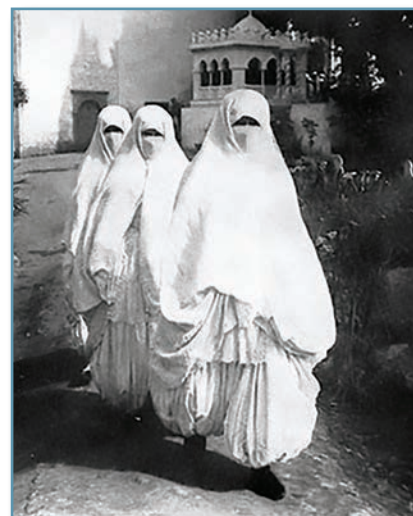
Bernard Plunian

GR 269 : Fédération N^{ale} des victimes civiles et invalides de guerre

Quand je suis arrivé à Oran en Algérie sur le bateau *Ville d'Alger*, j'ai été impressionné par les gens, tous voilés et en blanc. Il faisait beau, c'était au mois de septembre 1960.

J'ai été dirigé vers une caserne, puis sur Tiaret et ensuite dans une ferme à 30 km de Tiaret.

Je ne parlerai pas de mon séjour en Afrique du Nord. Je regrette qu'avec ce conflit il y ait eu 30 000 morts. Pourquoi ?



© Mus52

Raymond Debroucker

GR 269 : Fédération N^{ale} des victimes civiles et invalides de guerre

J'étais un appelé de novembre 1959 à juillet 1960 à St-Wendel en Allemagne. C'était la période des « classes », on apprenait à marcher au pas, à faire des « demi-tour gauche gauche ». À la fin des classes, on restait simple soldat ou on passait caporal ce qui était mon cas.

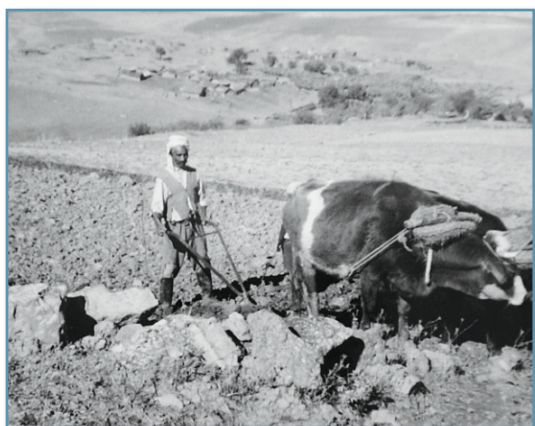
Je suis entré au garage, on prenait soin des jeeps et half-tracks, on les sortait une fois par trimestre à cause du manque d'argent.

En juillet 1960, j'ai appris mon départ pour l'Algérie. En bateau sur le *Sidi Ferruch*, arrivé à Alger, ensuite wagon à bestiaux jusqu'à Oran puis vers Tiaret. De là, en camion jusque Rouiaia.



On habitait dans une mechta réquisitionnée. Sur une longueur à gauche, une chambre de 10 personnes, à côté une chambre de 10 pour les Algériens, ensuite chambre des deux sergents et la dernière chambre des appelés. À la perpendiculaire de la

Les appelés



Vue sur le village.

première chambre, l'écurie d'une douzaine de chevaux.

La garde était montée à l'entrée du camp par trois soldats et un gradé et trois autres tournaient autour du camp, de jour comme de nuit. Mon cheval s'appelait Pompom.

De l'autre côté de la rivière se trouvait le village et ses habitants. Les habitants du

village venaient à des travaux et ne nous côtoyaient pas, seul le chef venait parler avec nous. Les femmes ne sortaient pas et je n'en ai vu aucune.

À la sortie du village, il y avait leur magasin ; pour notre part nous étions ravitaillés toutes les semaines et l'un d'entre-nous s'occupait de la cuisine.



Interview d'Olivier Martin Indre-et-Loire

Mai 57.

Olivier Martin, originaire de l'Indre, appelé du contingent part à Niort pour faire ses classes chez les instructeurs parachutistes. Compagnon du Tour de France, il était à l'époque à Strasbourg. Les classes durent quatre mois et il demande à suivre la formation des EOR à Cherchell (Élèves officiers de réserve, près de Tipaza à 100 km à l'ouest d'Alger). Un fâcheux concours de circonstances et un père délégué syndical CGT ne lui ont pas permis d'accéder à cette école. Incorporé alors comme 2^e classe, il devient rapidement caporal, arrive à Philippeville pour être affecté à l'hôpital au 2^e REP.



Femmes chaouias.

Il trouve cette période agréable, pas du tourisme non, mais presque pendant les 15 premiers jours. Sa perception change brutalement quand reviennent alors d'opérations des soldats qui étaient partis la fleur au fusil. Ils accompagnaient 26 de leurs camarades allongés dans le camion. Il quitte alors Constantine pour aller à Batna la « capitale » des Aurès à 1 100 m d'altitude. Elle se trouve à 435 km au sud-est d'Alger et à 113 km



au sud-ouest de Constantine.

Alors que près de Constantine on se baignait encore, à Batna il commençait à faire très froid c'était en novembre 57. La rupture avec la métropole ne lui a pas paru très difficile, il était déjà parti pour son Tour de France pendant deux ans. Il rencontre pendant son temps militaire un entourage de cultivateurs dont une bonne partie ne savait pas écrire mais il a réussi à se faire des amis. Beaucoup étaient cafardeux si le courrier n'arrivait pas, peu d'entre eux avaient déjà pris le train.

Une fois l'armée terminée beaucoup sont retournés à l'école et ont mûri. Ce séjour militaire a révélé en eux des potentialités qu'ils ne connaissaient pas ; ils sont passés

d'une instruction primaire à quelque chose d'autre et ont découvert qu'ils pouvaient aussi s'instruire. Ils ont aussi appris le respect et l'esprit de camaraderie car ils ont vécu deux ans ensemble.

Par contre, ils n'ont eu que peu ou pas de relations avec la population locale et sont restés entre-eux. Le rapport d'Olivier avec les militaires d'origine algérienne était bon parce qu'il y avait un respect réciproque.



Mechta du village de Bouzina.

Les appelés



Le chibani.

Il raconte une anecdote : dans son groupe, un soldat musulman disait « Chef je ne tire pas sur les fellagas, ce sont mes frères » au premier accrochage effectivement ce soldat est resté sans tirer, mais au deuxième accrochage, il a tiré et s'est justifié auprès d'Olivier « Chef, j'étais obligé, c'est lui ou c'est moi ».

Lors de l'arrivée à Marseille au retour, le groupe s'éparpille. Olivier regrette cette dispersion « tout le monde se quitte et les gens ne se reverront plus beaucoup ». Il revient à Toulouse et repart pour accomplir son Tour de France interrompu.

À son retour en métropole, avec les copains non incorporés qu'il a retrouvés, le courant passait mal : « On ne se comprend pas, on ne se comprend plus. »

Sur l'Algérie il a une position particulière, en parlant des Algériens il dit « C'est un peuple qui a été trompé, trompé par tous les colonisateurs, les Turcs d'abord, mais aussi par les Français et peut-être aussi par les nouveaux dirigeants. Nous n'avons pas été très souples et c'est un peuple qui souffre encore. »

Il a rencontré un ancien ami, Marc, traumatisé pendant plusieurs années par des scènes qui lui restent en tête, images douloureuses de corps d'hommes égorgés et de femmes européennes et algériennes éventrées. Ces images restent chez lui très présentes et hantent ses nuits.

Olivier affiche maintenant une certaine sérénité sans amertume mais avec une conscience affirmée des conséquences des troubles et des malheurs qui ont alimenté cette période douloureuse de notre histoire.



Phillippeville, rue Clemenceau.

Auguste Blanc

Lorsque j'ai été appelé, je sortais de l'école à Grenoble. J'avais trois ans de sursis, je suis donc entré chez Citroën et, au bout des trois ans, j'ai été incorporé, alors que j'habitais Paris, au 11^e Bataillon de Chasseurs Alpins à Barcelonnette, en janvier 1958. J'avais 20 g de nylon aux pieds et des chaussures de ville, habillé comme un touriste dans presque cinquante centimètres de neige et par moins 10°.

Je fais un stage de moniteur d'éducation physique militaire près de Nîmes puis je deviens moniteur d'instruction physique à Barcelonnette et enfin j'encadre un stage de haute montagne. Des imprévus indépendants de ma volonté m'empêche de faire Cherchell puis de partir pour l'Algérie. Je reste vingt mois en France à former ceux qui vont partir avant moi. Finalement, plus tard, je pars en Algérie avec le grade de sergent.

Nous avons débarqué à Philippeville pour aller à Bône en train. Nous avons mis 12 ou 14 heures pour faire 100 km parce que devant, il y avait un wagon plat avec deux mitrailleuses, pareil derrière. Je me souviens qu'on s'arrêtait régulièrement pour « faire l'eau » puisque c'étaient des machines à vapeur. Tout le long, il y avait des gamins de 3, 4 et 5 ans qui venaient proposer de l'eau et des boissons diverses. Le capitaine, qui me reçoit à Bône, me signifie que je suis un « tir au cul » parce que je suis resté 20 mois en France. Après explication, la situation se détend et je suis affecté au PC du 14^e BCR.



Je dessine les opérations sur les cartes, c'est à dire les parcours, là où on allait monter des embuscades.

Concernant l'accueil, la population n'était pas contre nous. Certaines femmes d'officiers

habitaient sur place, les autres venaient régulièrement. Les dames apprenaient à coudre aux filles. On leur apprenait aussi à danser.

(...) je n'ai jamais vu de torture, je n'ai jamais vu de choses dont on parle beaucoup.

J'avais deux sergents qui étaient d'anciens séminaristes et il y avait deux ou trois instituteurs dans mon bataillon. Ils faisaient les cours tous les jours et n'étaient pas exemptés de garde. Leur rôle était d'éduquer la population, garçons et filles. Donc c'était très convivial.

On a eu quelques assassinats de gars du coin quand ils nous donnaient des renseignements. Il arrivait que deux ou trois jours après on les retrouve égorgés. Personnellement, je n'ai pas vu de grandes exactions faites par les fellaghas, elles m'ont été rapportées.

On a eu des fermes – il y en avait énormément – où toutes les familles ont été massacrées. Tout cela s'est produit avant que

Les fellaghas étaient équipés de neuf (...) : les treillis, des rangers « nickel » par rapport aux nôtres.

Qui fournissait les armes ?

j'arrive. Donc après, il n'y avait plus beaucoup de familles de fermiers. Une seule est restée, elle était à côté du PC, mais à l'extérieur dans les mechtas : elle ne voulait pas payer le collecteur de fonds qui passait régulièrement. La nuit, les collecteurs du FLN passaient récupérer de l'argent. Cette dame, qui ne devait pas donner assez d'argent, retrouvait ses oranges coupés au pied. Et, en fonction du nombre de pieds coupés, on imaginait le montant de la dîme qu'elle n'avait pas payé.

Il y avait des interrogatoires quand on attrapait un type, souvent on réussissait à le retourner pour qu'il entre dans notre harka avec les autres Harkis. Ça s'est toujours bien passé, je n'ai jamais vu de torture, je n'ai jamais vu de choses dont on parle beaucoup.

Lors d'une opération, nous avons fait un prisonnier et un autre fellagha a été tué. Et le garçon qui a été tué au moment du passage, Si Omar, était le futur remplaçant éventuel d'Amirouche qui venait d'être abattu du côté d'Alger. Lui avait une paire de jumelles japonaises, une carabine US et un pistolet. Dans ses papiers, nous avons découvert tout

un tas de points de chute où il pouvait s'approvisionner, lui et son commando.

Les fellaghas étaient équipés de neuf, tout neuf : les treillis, des rangers « nickel » par rapport aux nôtres. Qui fournissait les armes ? Est-ce que c'était par le biais des armes données à la Tunisie dans je-ne-sais quel accord militaire ? Je ne sais pas mais

ils étaient très très bien équipés par rapport à nous. Par exemple, je ne prenais une carabine que quand on menait une opération spéciale, sinon j'avais mon revolver, quatre ou cinq grenades et mon PM. C'était l'armement de base.



Un jour où nous avons emmené les enfants à la mer, qu'ils n'avaient sans doute jamais vue.

Je n'ai pas fait partie de commando. Dans notre groupe, il y avait un commando de chasse. On avait mis sur pied ce qui s'appelait les opérations Marathon. On partait en GMC ou on était « banané » (une compagnie avec quatre ou cinq sections), et on marchait pendant cinq jours et cinq nuits. De temps en temps, on s'arrêtait et on tendait une embuscade. On restait quatre, cinq, six heures, il ne se passait rien et on repartait ailleurs. Inutile de dire que, quand on rentrait, on était dans un état d'hygiène assez déplorable.



des peaux de mouton que j'ai ramenés en France. Tout cela se faisait dans une bonne entente. On fêtait la Sidi-Brahim, l'Aïd-el-Kebir, les gars du coin nous faisaient le méchoui. Ce sont des souvenirs qui restent dans ma mémoire. Je n'ai pas de regrets d'y être allé et je n'ai de mauvais souvenirs, je ne dis pas que tous étaient très bons, mais je n'en ai pas de mauvais.

Le conflit et la population : la seule fois où on a eu un incident, c'est en 1959 quand il y avait eu des « trucs » à Paris, il a fallu vraiment assurer le maintien de l'ordre. On était descendu avec deux ou trois gros camions Simca. On était garé le long d'une avenue où il y avait des manifestants avec des drapeaux, etc. Un groupe de jeunes filles, des gamines de 16 ou 17 ans, est passé près de nous et nous a insultés.

Le lieutenant P. baisse sa vitre et lui demande si elle veut répéter. Elle répète, puis il ouvre la porte et descend. Sauf que le lieutenant P. est un grand bonhomme de 2,02 m de haut et d'environ 130 kg. Il y a eu une volée de moineaux avec toutes ces jeunes filles partant en courant. C'est le côté amusant.

Je rappelle que n'ai eu aucun conflit avec la population. Ça s'est toujours bien passé. Il y avait un gamin de cinq ans qui venait tous les matins pour le lever des couleurs. Il se mettait à côté de moi et il saluait. Aujourd'hui, s'il n'a pas été tué, il doit avoir dans les 65-70 ans.

On avait le mess d'un côté et on avait toutes les boutiques arabes dans lesquelles j'ai acheté des souvenirs, des couvertures,



Le petit Larbi.

Au retour, je me suis marié et j'ai repris ma place chez Citroën où j'étais ingénieur. C'était au moment de l'OAS, et un jour on voit débarquer la police dans le bureau d'études, on était 80. Ils s'arrêtent à une table et empoignent un de mes copains de planche. On a su le lendemain que l'attentat de la librairie du boulevard Saint-Germain c'était lui.

Inauguration d'un mémorial à Port-Vendres



© 2022 alberette@live.fr / By Christiane FLEURET

Le 30 août 2022, a été inauguré à Port-Vendres un monument en mémoire des 652 militaires français portés disparus durant la guerre d'Algérie, de 1954 à 1962.

Ce monument a été inauguré par Mme Patricia Mirallès, secrétaire d'État chargée des anciens combattants et de la mémoire, en présence de familles de ces militaires, d'un grand nombre de porte-drapeaux jeunes et anciens et d'une assistance venue en nombre pour cet événement attendu depuis plus de soixante ans.

À l'initiative de cette action, l'association SOLDIS (Soldats Disparus), en partenariat avec le Souvenir français, a été soutenue dans sa démarche par le ministère des Armées, de nombreuses associations, dont la

Fédération Maginot, et plus de 2 000 donateurs individuels.

Les noms des 652 disparus sont désormais gravés dans le marbre, sur 12 plaques et ont été lus, au cours de la cérémonie, un à un, dans un silence recueilli, par de jeunes Cadets de la Défense, tandis qu'une gerbe était déposée au pied de chaque plaque. M. Mallol, représentant la FNAM dans les Pyrénées-Orientales, a déposé celle de la Fédération.

Puis, après que Mme Mirallès ait également déposé une gerbe au nom de la France et qu'elle eût allumé une flamme du Souvenir, la cérémonie fut clôturée par une vibrante Marseillaise.

Jean-Marie Oudard GR 182 ASAF et Gr 67 SFAM* Val-de-Loire

Engagé en janvier 1952, puis EOA 58. En 1957, j'étais passé par Oran, Béchar, pour un séjour à Atar. Affecté en septembre 59 au 2/20 à Oran sur P47 puis à Bougarik en 60 sur Skyraider AD4.

Avec de nombreux détachements à Paul Cazelles, Méchéria... Je ne découvrais pas vraiment l'Algérie pour y être passé en 57. Nous avons vécu en Algérie, mon épouse et moi-même à Aïn-el-Turc et Bougarik : séjour au soleil agréable, relations amicales avec toutes les communautés en place. La France a lâché trois des départements français parmi les plus beaux.



Un Skyraider AD4.

© Musée de l'air et de l'espace

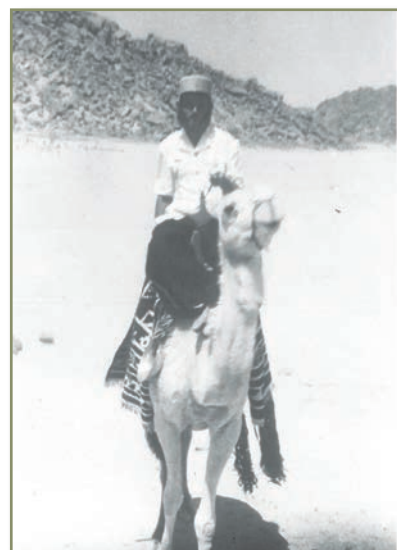
Roland Renaud Gr 66 SFAM* des Pyrénées Orientales et Gr 113 Médailleurs militaires

Appelé à l'armée le 1^{er} mai 1953 à la C^{ie} Air 1/153 Cognac, affecté Air AOF. EOM à Bamako (Mali) le 6 mai 1953, rapatrié sur la métropole le 31 août 1954.

J'ai souscrit un engagement de trois ans en octobre 1955, au titre du 2^e RCA Tlemcen, porté volontaire pour la formation de la compagnie méhariste des Ajers le 1^{er} décembre 1955. Nommé brigadier-chef le 1^{er} avril 1956.

J'ai vécu trois ans au Sahara, très très dur, mais exceptionnel, avec mes six méharistes. J'ai appris à estimer et à aimer ce peuple

Touareg. Nous avons marché ensemble tous les jours (50 km, 25 à pied et 25 montés) à part les trois mois où nous étions en poste au bordj d'Innezanne.



Petite parenthèse : suite à l'ordre de mission je devais faire une patrouille mensuelle au col d'Anaï, sur la frontière lybienne, tout en laissant la moitié de mon effectif au bordj. À peine croyable, deux Touaregs et moi, deux

* SFAM : Section Fédérale André-Maginot

MAS-36 et un Colt 11.43. Quelle puissance de feu ?

Ensuite nous avons marché 50 km tous les jours jusqu'au jour où j'ai reçu l'ordre, toujours avec mes six Touaregs, de me rendre à Agadès (1 500 km aller, un mois de route), séjour à Agadès, un mois pour trouver un artisan qui me confectionne 2 500 paires de nails (sandales) pour marcher dans le sable, et un mois pour la route du retour (total trois mois et 3 000 km).

Tout ceci pour raconter la fidélité de ces gens là qui, il faut le savoir, n'étaient pas militaires mais « commissionnés ». Donc, s'ils avaient voulu, ils auraient pu me laisser tous tomber et partir avec armes et bagages. Alors, tout seul dans le désert, je n'aurais pas vécu plus de deux jours. Ceci dit, je n'y ai jamais pensé et je leur confiais ma vie et, tous ensemble, tous les jours, nous marchions.

J'avais un dromadaire de bât, spécial pour la radio et un deuxième pour la pharmacie (au moins 50 kg), surtout pour soigner les civils rencontrés (sérum anti-vipérin, pénicilline, sulfamides, etc.) et nos montures personnelles. Nous en avions deux obligatoires dont nous changions tous les ans, ainsi de suite, celle qui avait servi se reposait un an.

Je terminerai en répétant que j'aime ce peuple et que j'ai été très touché d'avoir vu un touareg civil venir me rendre visite à St-Génis. Pour un touareg, un méhariste qui a traversé le désert de part en part et plusieurs fois, est très respecté. C'est pourquoi je les aime et les respecte aussi.

Je suis porte-drapeau de 1716^e section des Médailleurs Militaires. J'aurai 30 ans de porte-drapeau en avril 2023.



Lucien Suchet Maréchal des Logis en Algérie (1958 à 1960)

Pour les enfants de ma génération, l'Algérie c'était trois départements français... Aussi, quand fin octobre 1957, à 18 ans, je m'engage dans l'Arme Blindée Cavalerie, je n'ai aucun doute sur la légitimité d'une opération visant à y rétablir le respect des lois. Nommé maréchal des logis après le peloton des ESOA à Saumur, je débarque à Alger le 5 novembre 1958. J'avoue qu'après une traversée douloureuse de la Méditerranée la beauté de la ville blanche ne m'a pas marqué. Je retrouve la solidité du sol avec soulagement, d'abord à Alger puis, après 250 km en train, à Sétif, au sud de la Petite Kabylie. Affecté au 4^e régiment de Chasseurs d'Afrique, je rejoins Faucigny, PC du régiment. J'y passe 48 heures et suis affecté au 3^e escadron.

En petite Kabylie

L'escadron cantonne à l'entrée de Kerrata, connu pour son barrage, ses gorges où guette l'embuscade, avec l'immense insigne de la Légion Étrangère sculpté dans la roche à l'entrée sud. L'EM d'une brigade de Dragons et un détachement du 43^e RI sont aussi à proximité.

Je suis sous-officier adjoint au peloton porté, une trentaine de gradés et chasseurs, sept scout-cars avec mitrailleuses de 12,7 et 7,62 et quelques mortiers de 60 mm. Le peloton effectue des patrouilles, escortes, pro-

tections diverses. Pendant deux mois, nous protégeons un chantier près du barrage de l'Iril Emda. Peu après mon arrivée, le chef de peloton étant en permission, le capitaine lance le peloton pour protéger une équipe du Génie, vue à la jumelle réparant une piste, et prise à partie par les fellaghas. Je prends la tête des scouts, quelques rafales de mitrailleuses, les fellaghas décrochent de suite, fin de l'escarmouche. Une première pour moi et j'en garde un souvenir précis !

Chaque mois nous escortons le convoi ravitaillant des unités en Petite Kabylie, par Lafayette, Guenset, El Mahin etc. Le secteur est celui d'Amirouche et, chaque fois, c'est une véritable opération avec troupes au sol et avions T6. À l'un de ces convois, mon scout tombe en panne. J'ai le souvenir de l'attente un peu fébrile, toute une journée dans cette région hostile, bande de cartouches engagées dans les mitrailleuses. À la tombée de la nuit, nous avons réintégré le convoi et retour à Kerrata.

Autre souvenir, un dimanche, alors adjoint d'un peloton d'AM M8, nous escortons avec deux AM le Bureau postal militaire pour sa liaison vers Sétif. Peu avant Tizin Béchar, je



J'ai le souvenir de l'attente un peu fébrile, toute une journée dans cette région hostile

marque un temps d'observation. J'aperçois à la jumelle un homme dissimulé dans une haie. Tourelle à droite, rafale de sommation, l'individu lève les mains. C'est un aspirant de l'ALN qui déserte et que je remettrai peu après entre les mains de l'autorité militaire à Sétif.

Au camp de Ksar Tyr

D'août à novembre 1959 je suis désigné pour encadrer les prisonniers du camp de Ksar-Tyr, 50 km au sud de Sétif. Un escadron du 29^e Dragons jouxte le camp. Il y a là des fellaghas pris les armes à la main et internés, et des sympathisants plus ou moins consentants du FLN.

Je suis responsable d'une trentaine de ces derniers, Arabes et Kabyles, dont peu parlent français.

Une bonne partie de la journée je leur raconte la France, déroulant un programme approprié, dont le fameux « plan de Constantine » décidé pour développer et administrer l'Algérie. Je ne parle ni arabe ni kabyle. J'utilise des traducteurs locaux qui, je l'espère, traduisent correctement. Les détenus travaillent aussi et fabriquent des briques à base d'une terre blanche. Ils logent dans des baraques correctes, construites avec ces briques. L'ambiance est bonne, les contacts avec les détenus faciles, voire intéressants.

Il y a de temps à autre une cérémonie pour en libérer quelques-uns. C'est une fête, le général est présent ainsi que la musique des tirailleurs de Sétif.

Sur le barrage

Le 4^e RCA dissous, notre escadron cantonné à Yusuf, est désormais 5^e escadron du 29^e Dragons, aux ordres du colonel Déchery, déployé d'Oum-Téboul au nord à Lacroix au sud. Je suis affecté au 1^{er} peloton d'AM avec, sous mes ordres, une patrouille d'AM, une escouade de jeeps et un scout-car avec mortier de 60 mm. C'est spartiate, sous la tente, en lisière de village, avec malheureusement une colline qui nous domine côté Tunisie.

La surveillance du barrage c'est la herse. Une ambiance spéciale, sommeil difficile, harcèlements, franchissements, bouclages, interventions, mais la nuit. Les fellaghas, rejoignant leurs bases

avant l'aube, les journées sont d'un calme surprenant, sauf en cas de recherche d'une bande ayant franchi le barrage, ce qui déclenche souvent l'intervention des paras ou/et de la Légion.



Des détenus au travail.

Souvenir marquant, un soir, j'ai dû faire mouche sur la mitrail-

leuse qui rafalait depuis la colline. Soudain elle s'est tue. Félicitations du capitaine, avec qui je suis resté très lié et qui au baroud continuait de porter le calot du 4^e RCA. Au matin, au-delà du barrage, des traces significatives ont été relevées, mais allez savoir...

Le peloton est soudé, les appelés FSNA (Français de Souche Nord Africaine) bien intégrés, font leur travail. Le tireur AM Zéraï, le lance-patates Aït-Kacem sont parmi nos meilleurs dragons. Mon équipage, pilote Tissot, co-pilote Sourd, tireur Béteille, est excellent.

Une nuit, au nord du secteur, en direction de Roum-El-Souk, notre AM, au PK 103,5, a été tirée au lance-roquette, un projectile passant sur la plage arrière et un second entre canon et poste de pilotage : « Tissot fonce ! » 200 m plus loin : « Stop, éteint tout ! Tourelle arrière ! Béteille canister 300 m dans le talweg à droite », je monte sur la plage arrière pour arroser le talweg à la 12,7 et contacte par radio l'artillerie qui envoie dans la foulée une salve d'obus fusants. Le lendemain des traces de sang ont été relevées...

Quand la mission le permet une baignade est organisée au bord de la Méditerranée, à La Calle. Il faut aussi améliorer l'ordinaire, par la pêche dans l'oued Kébir, proche et très poissonneux, grâce aussi aux sangliers électrocutés par le réseau électrifié du barrage, auteurs d'un incident « fugitif », semblable à l'essai d'une coupure pour un franchissement et qui, signalé immédiatement par l'un des postes de contrôle, Génie 11 ou Génie 12, déclenchait chaque fois l'intervention d'une patrouille d'AM...

Et puis, un soir, sur la herse, notre chef de corps convoqua une vingtaine d'entre-nous. J'ai rejoint le point de rendez-vous en AM et, sous la lumière des projecteurs de nos blindés, en ligne le dos au réseau, chacun à son tour fut décoré de la Valeur Militaire. 30 secondes plus tard retour sur la herse !...

J'ai aussi effectué un stage pour le brevet d'armes du 1^{er} degré, avec succès, au camp du Lido près d'Alger... Les gorges de La



Le cantonnement du 3/29^e escadron à Yusuf à un kilomètre du barrage.

Chiffa, l'un de nos terrains d'exercice, valaient bien celles de Kerrata !

Fin octobre 1960, quand je quitte Yusuf en jeep pour prendre l'avion à Bône et quitter l'Algérie, le barrage flambe côté

Tunisie. Incident permanent ? Franchissement ? Allez savoir !...

Comme de nombreux militaires d'active, je n'ai pas approuvé la manière dont la France a quitté l'Algérie. Nous étions en position de force et vainqueurs. Les forces de l'ALN étaient partout fixées, sur la défensive. Les négociations pouvaient donc comporter un volet de sanctions systématiques, y compris par les armes et qui seraient appliquées, notamment pour éviter les assassinats des Européens et le massacre des Harkis. Ces massacres me sont encore aujourd'hui insupportables...

Jeune officier, au 7^e régiment de Chasseurs, régiment formé à la dissolution du 29^e Dragons, dernier des régiments de l'Arme à quitter l'Algérie, on ne parlait pas de l'Algérie. Le sujet était tabou. On pensait même que certains parmi nous étaient des « taupes » dont l'office était de repérer ceux d'entre-nous hostiles à la politique du général de Gaulle concernant l'Algérie.

Et c'est seulement maintenant, à bientôt 84 ans, peut-être en raison de votre sollicitation que, petit à petit, j'évoque cette partie de mon passé avec mes trois filles, mes sept petits-enfants...

Ginette Thévenin-Copin

Les Équipes Médico-Sociales Itinérantes (EMSI)

De 1956 à 1962, l'armée française en Algérie et les autorités civiles ont eu le souci de l'assistance sociale et médicale aux populations isolées des campagnes et des montagnes, alors que l'AMG (Assistance Médicale Gratuite) existait déjà dans les villes, où le développement était en marche.

Des dispensaires médicaux et des centres d'animation pour le progrès, l'hygiène et l'éducation, ont été ouverts, notamment auprès des SAS (Sections Administratives Spécialisées), des missions itinérantes ont été créées, parmi elles les EMSI.

Des centaines de jeunes filles furent ainsi recrutées. Après un stage de formation, elles se consacrèrent aux femmes et aux enfants, aux malades et aux vieillards, plus tard aux Harkis et à leurs familles.

Elles ont servi avec courage et abnégation, dans les périls et les difficultés de la guerre, au temps des promesses et de l'espérance.

Ces équipes étaient composées d'une responsable métropolitaine ou musulmane ayant un bagage social ou paramédical et de deux auxiliaires musulmanes qui, au départ, étaient très utiles en qualité d'interprète. Le but final étant qu'elles acquièrent une formation, afin qu'elles prennent le relais et créent à leur tour leur propre équipe.

Leur recrutement était varié, pour les unes c'était un souci d'émancipation, la chance de percevoir un salaire (ce dernier étant égal

pour toutes), de résister à un mariage imposé, à une famille tentaculaire, aller vers un ailleurs prometteur, ou fuir la pression des adversaires de l'époque. Dans un souci de sécurité et toujours avec leur accord, elles étaient affectées loin de leur lieu de résidence. Pour ma part, j'ai également eu pour auxiliaire une jeune fille récupérée dans le djebel au cours d'une opération militaire. Lorsque j'ai été appelée ailleurs à d'autres fonctions, elle a assuré avec compétence son rôle de responsable d'équipe.



Cinq longues et difficiles années à œuvrer dans les EMSI : que ce soit l'été sous un soleil torride ou l'hiver dans le froid glacial et la neige, j'ai parcouru les pistes de la petite Kabylie, la Vallée de la Soummam, les Aurès-Nementcha, la presqu'île de Colla et bien d'autres régions que je

qualifierais ironiquement de... touristiques, n'ayant d'autre ambition que celle d'aider, secourir et tenter de transmettre mon savoir.

Oui, il y a eu une action humanitaire en Algérie, ce fut le travail harassant des EMSI. Elles ont été environ un millier, chrétiennes, musulmanes, israélites, natives de métropole ou d'Algérie, conscientes des difficultés, des risques encourus et de la valeur de leur mission.

Familièrement appelées « Toubiba » par les femmes et les enfants, elles étaient à la fois, assistantes sociales, soignantes,

“ *Devant ces situations trop souvent tragiques et épouvantables, les EMSI étaient présentes.* ”

puéricultrices, éducatrices et amies, tentant par leur présence aux cotés de cette population rurale, désorientée par les événements, de faire obstacle à la misère et à la peur. Avec pour seule et unique ambition, de donner un visage humain à notre pays.

Comment décrire le travail des EMSI ? Elles n'avaient pas de programme défini, seulement des élans, ceux qui viennent du cœur. Ces jeunes femmes dévouées, téméraires et ambitieuses ont tenté, par opposition à la guerre, de choisir le difficile chemin allant vers la paix.

J'ai le souvenir de l'inconfort de mes étapes. Les épuisantes marches sur une piste sans fin, pour atteindre le piton où était juché le douar. Les pluies diluviennes qui transforment les oueds en torrents et les pistes en bourbiers infranchissables. Les glissements de terrains qui arrachent les mechtas au passage, laissant des familles traumatisées et désemparées face à ce douloureux coup du sort. Le village de torchis qui est la proie des flammes à cause d'une malveillance, et dont il ne reste que des cendres.

Devant ces situations trop souvent tragiques et épouvantables les EMSI étaient présentes, afin de résoudre au mieux ces problèmes à priori insolubles. Bien souvent, elles y sont parvenues malgré le manque de matériels et de moyens.

Au cours de ce difficile parcours j'ai connu de très grandes peines, lorsque l'on ne peut donner que ce que l'on possède. Hélas nos

moyens n'étaient pas à la mesure d'une population aussi dense, démunie de tout. Mais j'ai également éprouvé de très grandes joies, un enfant que l'on aide à naître, un autre à guérir, une adulte que l'on a secourue et qui vous exprime sa gratitude par un simple sourire.

Un jour un journaliste, curieux de l'accueil qui nous était fait, m'a posé la question « Aviez-vous des difficultés pour entrer dans les mechtas ? » Je lui ai répondu « Pour entrer non, pour sortir oui ».

Oui, il y a eu une action humanitaire en Algérie. Mon seul regret est que nous aurions dû être beaucoup plus nombreuses, pour parvenir à éradiquer l'ignorance et favoriser l'évolution des femmes de ce pays. Hélas la démographie galope plus vite que les bâtisseurs.

J'ai été et je reste fière d'avoir accompli cette noble tâche qui était d'alléger la souffrance. Toutes ces petites graines de connaissance, d'espoir et d'amitié que les EMSI ont semées sur leur passage croissent avec le temps, qu'importe qui les récoltera, l'important est qu'elles grandissent.



Ces cinq années de présence en Algérie m'ont permis de vivre tous les événements qui ont bouleversé l'histoire de nos deux pays.

- Le 13 mai 1958 dans l'enthousiasme ;
- Le 23 avril 1961 dans l'espérance et l'inquiétude ;
- Le 19 mars 1962 dans la honte et le désespoir.



Après cette date, le devenir des 10 équipes de la zone Sud-Est Constantinois dont j'avais la charge et la responsabilité, fut réglé dans la première quinzaine de juin, par une banale note de service déposée sur mon bureau, un texte sans ambiguïté.

« À compter du 1^{er} juillet 1962, les EMSI de la zone Sud-Est Constantinois seront mises à la disposition du gouvernement algérien. » Notre avis sur la question n'avait aucune importance, pour la simple et unique raison qu'on ne nous l'avait pas demandé.

C'est alors que j'ai dû déployer beaucoup d'ingéniosité afin de préserver la vie de chacune d'entre-elles.

Les EMSI ont, pour la plupart, assumé le rapatriement des Harkis en France, du moins le petit nombre d'entre-eux qui ont eu cette chance ; en ce qui concerne ces derniers il n'est que temps qu'on leur rende enfin leur dignité, leur honneur et la place à laquelle ils ont droit dans notre patrie.

J'ai moi-même accompagné ces déracinés. La traversée sur une mer particulièrement agitée, dans l'inconfort d'un LSD (appelé vulgairement péniche de débarquement, plus apte au transport de matériels que d'êtres humains). Il reste dans ma mémoire le souvenir d'une longue nuit cauchemardesque,

étant dans l'impossibilité de rassurer ces familles tétanisées par la peur. Au petit matin, ce fut le débarquement de ces familles hébétées, accueillies comme des indésirables, des parias dans un pays pour lequel ils avaient tant donné, tant sur leur sol, que sur le nôtre par le passé, et qui à présent ne voulait pas d'eux.

Nous sommes restés là toute la journée sur les quais de Marseille, sous un soleil de plomb en attente de notre devenir ; sous les jets de pierres d'un comité anti-Harkis brandissant des drapeaux FLN et criant des quolibets agressifs. Aucune autorité policière n'est venue mettre fin à ce jeu cruel. Vers midi, l'armée est venue nous apporter une collation, pour les civils nous n'existions pas. Enfin le soir tout le monde fut dirigé sur la résidence « 5 étoiles » du Larzac. Le début d'une autre histoire pour ces déracinés.

Certes toute guerre, car il faut bien lui donner ce nom, est une épreuve qui meurtrit les corps et avilit les âmes, avec son long cortège de misère, d'innocentes victimes, de drames et de morts.

La France, qui se dit terre d'accueil et patrie des droits de l'homme, a failli à sa réputation en reniant sa parole en cette circonstance.

Saïd Derrough – 87 ans

Docker au port d'Alger quelques mois avant la guerre, Saïd Derrough était né en 1935 près de Sétif. Cet ancien auxiliaire de l'armée française avait été emprisonné à la Maison centrale de Lambèse (région des Aurès) à l'indépendance de l'Algérie (du 3 juillet 1962 au 24 mars 1965). C'est chez lui dans le Var qu'il raconte son parcours d'ancien Moghazni, auxiliaire de l'armée française au service d'une SAS (Section Administrative Spécialisée) :

« Avant de rejoindre l'armée française, j'étais un des premiers agents du FLN du Constantinois. Face aux injustices que des indépendantistes faisaient subir à la population civile et surtout à ma famille, je les ai quittés. Un jour, j'avais demandé aux responsables FLN de m'expliquer en quoi toute leur violence était juste. L'un d'eux m'avait répondu : "Tu es rayé de la carte... tu n'es plus Algérien... débrouille-toi avec la France ou avec n'importe qui..."

J'avais intégré la SAS de Hama Boutaleb dans le Constantinois. En uniforme de l'armée française et armé d'un fusil de chasse, j'accomplissais des tâches diverses comme distribuer de la semoule, du blé ou du sucre pour les pauvres. J'étais déjà marié et je vivais avec ma famille dans le camp où se trouvait la SAS. Il y avait des miradors pour surveiller le camp, surtout de nuit. Une vingtaine d'autres familles étaient dans notre cas. À proximité, se trouvait le camp des premiers tirailleurs. Mes parents étaient morts lorsque j'étais encore enfant. J'ai été élevé par mes sœurs.

À la fin de la guerre, nous avons été désarmés. Après le départ de la compagnie des

tirailleurs avec qui on partageait la caserne, le lieutenant a rassemblé les moghaznis et nous a demandé de déposer les fusils derrière les baraquements. Deux ou trois jours après, on a vu circuler les militaires de l'Armée de Libération Nationale (ALN). Le lieutenant français n'a pas proposé de nous engager dans l'armée. Il nous a demandé de l'attendre sur place lorsqu'il est parti à la préfecture de Sétif pour préparer son retour en France. Il est parti avec une jeep, sa mitrailleuse et une caisse noire contenant quarante millions d'anciens francs. Nous ne l'avons plus jamais revu. Nous étions abandonnés sur place, sans défense.

Deux jours plus tard, des hommes de l'ALN nous ont rassemblés et nous ont enfermés dans une ferme de Boutaleb où pendant un mois et demi, on nous a fait casser des pierres pour construire des routes. Nous étions entre trente-cinq et quarante hommes. Dans cette ferme, nous étions traités comme des chiens. Trois ont été tués devant moi. Je les ai enterrés. Un jeune, qui n'avait pas vingt ans, a été achevé avec un fusil de chasse. L'ancien harki, caporal de la SAS, a été brûlé vif après lui avoir fait boire de l'essence. Un soir, ils nous ont fait monter dans un petit car et nous ont emmenés à la maison d'arrêt de M'sila où nous sommes restés



cinq jours. Puis, de là, nous sommes partis dans un camion bâché, à Barrika, dans l'Est de l'Algérie, pour une demi-journée. Après, nous sommes partis à la Maison centrale de Lambèse où je suis resté emprisonné pendant trois ans.

À Lambèse, nous pouvions travailler pour nous occuper. Nous n'étions pas payés mais je préférais être occupé. Ceux qui ne travaillaient pas étaient allongés toute la journée dans une des quatre salles en forme de croix. Dans chaque salle, il y avait à peu près

128 prisonniers. Moi, j'étais le septième ou le huitième qui faisait les corvées dans la salle. Nous passions le chiffon, nous servions le café le matin et la soupe le soir, aux prisonniers.

Plus tard, je me suis porté volontaire, avec quarante autres prisonniers pour

Lorsque en 1963, la guerre « des sables » commence entre le Maroc et l'Algérie, Ben Bella, le président algérien, est venu nous voir. Rassemblés dans la cour de la prison, il nous a dit, un haut-parleur à la bouche : « Mes amis Harkis, je suis le président Ben Bella... Si vous acceptez de combattre les Marocains avec nous, vous pourrez rentrer chez vous après, sans repasser par la prison... Vous pouvez aussi tomber sur le champ d'honneur... ». Nous, on a retenu le message des délégués du Comité international de la Croix-Rouge (CICR) qui nous ont dit : « Attention, personne ne bouge. » Les Suisses avaient établi la liste des Harkis emprisonnés à Lambèse. Cette liste nous protégeait. Qui pouvait faire confiance au FLN ! Je pense qu'au Maroc, nous serions tous passés à la caisse. Personnellement, je n'avais pas confiance. Nous avons aussi dit non au directeur de la prison qui insistait.

Après cela, j'ai été déplacé provisoirement à la prison de Guelma avec d'autres Harkis. À Guelma, les autorités de la prison nous avaient demandé d'aller déminer, à la main, la frontière algéro-tunisienne. Ce lieu s'appelle Bir-el-Houch. Là aussi, tout le monde a dit non. La direction de la prison nous a répondu que nous n'avions pas le choix.

aller cuisiner dans le camp près de Khenchela, dans les Aurès, pour les militaires algériens. Je ne sais pas si j'avais bien fait parce que là-bas, j'ai vécu des choses que je ne peux pas raconter. Je peux dire que certains Harkis ont été très abîmés par la torture. Aussi, un jour avec un autre prisonnier, nous avons demandé à retourner à la Maison centrale de Lambèse où nous sommes restés jusqu'à ma libération au mois de mars 1965.



Là encore, le CICR nous a sauvé la vie. Il nous a dit de ne pas bouger, que nous étions des prisonniers de guerre et que nous allions finir par sortir de prison. En nous rendant visite, les délégués du CICR nous avaient offert du tabac et un peu de nourriture et surtout, ils nous avaient donné le courage de dire non aux travaux forcés qui pouvaient nous tuer.

Avant, nous pouvions être frappés mais pas après le passage de la Croix-Rouge internationale, c'était fini. Nous étions mieux protégés. Après quelques mois à Guelma, je suis retourné à la Maison centrale de Lambèse.

Pendant les trois années de prison, je n'avais jamais eu de nouvelles de ma famille qui pensait que j'avais été tué lors de mon arrestation à l'indépendance de l'Algérie. Après ma libération de prison, j'étais reparti rejoindre ma famille dans mon village pour quelques jours seulement. Ne me sentant pas en sécurité dans un pays qui ne voulait plus des anciens Harkis, j'avais fini par quitter l'Algérie pour aller me réfugier en France avec ma famille. »

Saïd Derrough est décédé en 2016. *Entretien recueilli en 2011 par Fatima Besnaci-Lancou*

Youssef - 89 ans

Anonymat requis

Depuis sa naissance, Youssef habitait dans une ferme non loin de Sidi-Bel-Abbès. Ses parents ont élevé neufs solides gaillards tous en bonne santé. Le petit champ caillouteux semé de lentilles et le petit troupeau de chèvres ne suffisaient pas à produire de quoi calmer leur faim. Souvent les parents et les neuf garçons devaient se contenter de pain et d'un demi-oignon.

Pour survivre pendant la Deuxième Guerre mondiale, leur père les a placés, dès l'âge de douze ans, comme ouvriers dans des fermes plus riches. C'est à Marseille qu'il raconte une tranche de sa vie :

« Avant de me marier en 1952, mes frères m'ont aidé à construire une petite maison en terre. On était tellement pauvre.

Je suis devenu Harki en février 1958. C'est mon père qui m'avait conseillé de le faire. En Algérie, ce n'est pas comme en France, l'avis des parents compte beaucoup. Pour finir de me persuader il m'avait montré une photo de mon grand-père pendant la Première Guerre mondiale. Il était droit et souriant dans son uniforme de l'armée française.

La première fois que je suis parti en patrouille dans le djebel, il faisait très froid. Nous avons campé dehors pendant trois jours aux côtés d'un autre groupe de militaires. La nuit, la peur nous faisait frissonner surtout lorsqu'on entendait des bruits de feuilles ou de cailloux qui semblaient rouler. Sous les étoiles, tout me semblait irréel. Certains soirs, je regrettais de m'être engagé surtout Dès

la première veillée, j'ai regretté de m'être engagé surtout lorsque des militaires racontaient des atrocités de la guerre. Comme on ne parlait pas le français, nous les Arabes, on restait entre nous. Pour nous faire comprendre, de part et d'autre, on mimait des situations.

Mon copain Abdellah s'était engagé dans l'armée pour venger sa mère tuée par le FLN. Elle avait été assassinée parce qu'elle était infirmière et elle soignait, aussi, des militaires français. À l'indépendance, mon ami s'était pendu quand il a appris qu'il devait rendre son arme. Les Harkis de ma section ont presque tous été tués à l'indépendance.

Moi, j'ai survécu grâce à l'aide d'un indépendantiste avec qui j'avais entretenu de bonnes relations y compris pendant la guerre. Il m'avait aidé à quitter mon pays avec ma famille pour nous installer en France. Fin juillet 1962, nous avons embarqué dans un bateau à Oran.

C'est au camp de Saint-Maurice-l'Ardoise que notre vie commence en France. Le quotidien n'était pas facile mais on se sentait en sécurité et nos enfants étaient instruits par de gentils soldats qui leur faisaient l'école. C'est le chef du camp qui était trop autoritaire. Il exigeait des autorisations pour recevoir la famille venant de l'extérieur ou quand

il contrôlait le contenu des courriers ou bien encore enfermait les enfants dans un cachot lorsqu'ils étaient trop agités.

C'est plus tard que nos enfants se sont révoltés. Ils ont pris le chef du camp en otage. À force de lutter, ils ont fini par se faire entendre et les camps de Harkis en France ont fini par être fermés.

Heureusement, nous ne sommes pas restés trop longtemps dans ce camp. Quelques mois après notre arrivée, nous sommes partis rejoindre la famille qui vivait et travaillait dans le nord de la France. J'ai travaillé comme

manœuvre dans le bâtiment puis dans une usine de textile. À 51 ans, un accident de voiture m'a rendu handicapé et j'ai dû m'arrêter de travailler. La pension que je recevais était trop faible pour manger et payer notre loyer. Heureusement que Keltoum, ma femme, travail-

lait. Maintenant, nos enfants gagnent leur vie et notre retraite nous suffit pour vivre.

Je crois au destin. Le mien devait passer par cette misère. Je souhaite revoir l'Algérie avant de quitter cette terre. J'essaierai de le faire lorsque les autorités algériennes ne refouleront plus les Harkis. »

Youssef ne reverra jamais sa terre natale. Il décède en 2009. *Entretien recueilli en 2005 par Fatima Besnaci-Lancou*



1962-1963 : soldats instituteurs au camp de Harkis de Saint-Maurice-l'Ardoise (Gard)

© Robert Virgitti (premier, debout à gauche)

Karim Derdab

Mon grand-père paternel est mort en tant que Harki pendant la guerre d'Algérie. C'est son frère, mon grand-oncle, qui s'est substitué au rôle de patriarche de notre famille.

Mon grand-oncle aura fait la Seconde Guerre mondiale en tant que soldat de l'armée d'Afrique. À leur arrivé en France (39/45), lui et ses compagnons d'arme seront mis en captivité par les Allemands dans des camps de travaux forcés. Il se réengage au début de la guerre d'Algérie en tant que Harki.

Mon père a commencé en tant qu'appelé du contingent, puis sous contrat jusqu'à la fin de la guerre d'Algérie. Il était homme à tout faire et a participé à la vie de la caserne. Son frère le plus âgé était militaire de carrière et, avant que la guerre éclate, il était vétéran de la guerre d'Indochine. Son petit frère, Mokhtar, était commando de chasse.

À la fin de la guerre d'Algérie et après plusieurs années de service rendu, l'officier a dit à toute ma famille engagée que la guerre était terminée, qu'aucun mal ne leur serait fait mais que le rapatriement n'était pas possible, sauf pour mon oncle, Djilali qui était militaire de carrière.



Mon père Kaddour Derdab.

Nous devons la vie à mon oncle et à cet officier.

Djilali refusa de laisser sa famille ainsi que sa mère veuve (ma grand-mère).

Après la guerre, ils travaillèrent gracieusement dans une ferme pour le FLN. Mon oncle Djilali a appris, par chance, que notre famille était la prochaine sur la liste. Djilali a décidé d'aller voir son ancien officier connu en Indochine dans une autre caserne, située à plusieurs kilomètres de la sienne. Il a dû marcher toute la journée pour y arriver. Cet officier avait été très ému en voyant mon oncle. Ils avaient combattu en Indochine ensemble.

Cet officier a promis de venir le lendemain en GMC (camion militaire). L'officier, qui avait promis son aide, contacta la caserne où était la famille de mon père pour dire qu'on venait les chercher le lendemain matin. Au matin, le GMC arriva, mais le FLN aussi, ayant été



Mon grand-oncle Abdelkader Derdab.

prévenu que ma famille voulait rejoindre la France !

Au moment où mon père et sa famille montaient dans le camion, le FLN les interpella et leur dit de rester qu'aucun mal ne leur serait fait. Djilali leur dit qu'il avait travaillé avec la France et qu'il repartait avec la France. Ensuite les insultes ont commencé, ainsi que des jets de pierre. Il baissa la bâche du camion et partit. Nous devons la vie à mon oncle et à cet officier.

Ils prirent le bateau et arrivèrent à Marseille avec leur mère et leur oncle et vécurent dans les camps de Rivesaltes derrière les barbelés. Après quelque temps, ils quittèrent le camp pour la Lorraine, tous ensemble, où ils travaillèrent dans la sidérurgie.

Mon grand-père maternel Ahmed Mehrz était militaire de carrière. Il a connu la Seconde Guerre mondiale en tant que soldat d'Afrique. Il fera la guerre d'Indochine.



Mon grand-père maternel.



Mon grand-père maternel.

Il deviendra officier d'une harka pendant la guerre d'Algérie avec une centaine d'hommes sous son commandement. Il a été décoré de la Légion d'Honneur, de la Médaille Militaire et de la Croix de Guerre. Il recevra plusieurs citations dont une pour avoir évité un attentat dans un marché.

Il forma trois de ses enfants au métier des armes qui deviendront Harkis. L'un de ses enfants, Ahmed, est président d'une association de Harkis en Lorraine encore aujourd'hui.

Son deuxième enfant sera blessé par un tir de grenade lors d'une opération dans un marché. Il recevra la Médaille Militaire par la suite et une citation avec blessure de guerre.



Le Bachaga BOUALAM, Vice-Président de l'Assemblée nationale au Mas Thibert avec ses deux gardes champêtres de l'Ouarsenis.

Ils pourront être rapatriés grâce au statut de militaire de mon grand-père ; le statut de Harki ne permettait pas le rapatriement. Mon grand-père était très connu dans la région. Il était propriétaire de nombreux biens et terrains qu'il a dû abandonner le jour de l'indépendance.

La veille de son départ le FLN est venu pour attaquer ma famille. Ils ont dû batailler jusqu'au lever du soleil. Le lendemain matin, ils prirent leur affaires, montèrent dans le GMC et arrivèrent à Marseille. Ils seront accueillis dans le jardin de l'ancien vice-président de l'assemblée nationale, le bachaga Boualem. Il termina sa carrière en tant que garde champêtre dans la ville de Mas-Thibert (Bouches-du-Rhône).

L'intégration des enfants de Harkis n'a pas été facile dans les cités et j'en suis le témoin. J'en garde un très mauvais souvenir. On se faisait insulter de traître et même agresser physiquement. Une double discrimination.

Je suis entré en 2003 dans la Marine nationale pour rendre hommage à mon grand-père qui est, pour moi, un héros de guerre. Je serai décoré de la Croix du Combattant.

Il y a 15 ans, j'ai décidé de devenir porte-drapeau pour une association d'anciens combattant d'Afrique du Nord pour rétablir la vérité.



Karim Derdab (à droite)
avec son oncle Ahmed Mehrzaz (à gauche).

Hommage aux Harkis

© ZB



© ZB



© Jean Poussin/Wikipedia



© ZB



© Jean Poussin/Wikipedia

Hommage aux Harkis en 2014.

©JM Guastavino/La Charte

Rémi Ajena Il s'appelait Hocine

Il s'appelait Hocine ou Hocein et venait d'habiter près de chez moi. Nous avions le même âge 16 ou 17 ans. Nous n'étions pas amis mais bons camarades, les différences culturelles, religieuses, sociales et économiques qui nous séparaient ne nous empêchaient pas de communiquer assis sur un trottoir, bien à l'ombre pour fumer, en cachette de nos parents, une cigarette « Bastos bleu » ou une « Brasileñas » d'un paquet de 27 dit « Bras gordo¹ ». Nos discussions restaient centrées sur un petit nombre de sujets dont les cyclomoteurs (mobylettes), les scooters RUMI aux accélérations surprenantes, les cigarettes, les filles, le cinéma et la bière BAO (Brasserie Algérienne Oranaise).

Notre première rencontre : je venais d'avoir une « mobylette » et m'étant arrêté pour je ne sais plus quoi, je ne parvenais pas à la faire redémarrer facilement. Hocine était là et calmement, sans ironie ni air supérieur, me donne la solution : il faut décompresser au démarrage.

Moi : Tu en as une toi aussi ?

Hocine : Non mais j'ai regardé comment ils font pour démarrer.

Un peu vexé je réfléchissais : comment ce jeune qui n'a pas ce type d'engin donc pas d'expérience, pas de connaissances en physique et qui avait au mieux un certificat

d'études possédait une meilleure connaissance sur le sujet que moi qui avais cette mobylette depuis quelques jours ou quelques semaines, qui fréquentais le lycée et qui étais un bon élève du cours de physique et qui aurais dû comprendre que la décompression facilitait le démarrage.

Il était Arabe et moi Européen, c'était un de mes rares camarades non Européens et je devais être un des rares « roumis² » à entretenir avec lui cette étrange relation de partage et de camaraderie. Nous n'avions cependant jamais évoqué les « événements » avec leurs quotidiens de souffrance, de désolation et de mort.

Les semaines et les mois passent, notre relation se consolide, les cigarettes partent en fumée, les BAO restent les meilleures bières au monde, et les RUMI les plus rapides d'Algérie, quand début décembre je ne retrouve plus Hocine au rendez-vous informel pour cette cigarette interdite, les comparaisons des accélérations et des vitesses des scooters et le bronzage des filles.

Un soir, huit à dix jours après cette dernière Bastos Bleu, je croise son père et lui demande des nouvelles de Hocine. Sa réponse exprimée à la hâte, dans un très mauvais français, ne me donne aucune information. Il semblait que sa connaissance de notre langue se soit brutalement détériorée chez cet homme



1. Bras gordo : (Bras gros), Bras abréviation de Brasileñas et gros parce que le paquet contenait 27 cigarettes.

2. Roumi, de l'arabe algérien « romain » homme non musulman en Afrique du Nord.

3. Chibani : en arabe algérien « vieux, vieillard, vieil homme » ou cheveux blancs

visiblement soucieux. Les jours se succèdent et autour de Noël, une quinzaine de jours depuis notre dernière rencontre, son père, le « chibani³ » m'aborde dans la rue et me demande mon avis après une série de préambules coutumiers sur la santé, la famille etc. Son français avait alors retrouvé son bon niveau et je comprends qu'« Ils » étaient venus chercher Hocine pour aller dans le djebel, dans la montagne. Qui étaient ces « ils » ? Devant l'anxiété du père j'ai arrêté de questionner pour continuer à l'écouter. J'avais bien sûr compris que des fellagas, des rebelles, des terroristes ou des résistants, des nationalistes, des moudjahidines, selon la vision de chacun, étaient venus pour l'enrôler. Pourquoi me dit-il tout ça ?

La phrase fatidique tombe alors : « Toi, tu es son copain, tu le connais bien, toi tu sais, dis-moi ce qu'il doit faire ».

Que dire à ce vieil homme terrifié ?

– Que Hocine devait quitter les fellagas et revenir en ville ? Il serait vraisemblablement tué un peu plus tard et une partie de sa famille également et ça, le « chibani » le savait ;

– Que Hocine devrait rester avec les fellagas et donc se battre contre nous ? Je ne pouvais le faire sans avoir le sentiment de trahir les miens, mon pays, ma patrie.

Je n'ai donc pas répondu à la demande du vieux père aux cheveux blancs et lui ai recommandé d'écouter son cœur et de prendre la décision la meilleure ou la moins mauvaise pour Hocine et sa famille.

Plus de soixante plus tard, le souvenir de ces moments me taraude encore. Je n'ai jamais revu Hocine, ni son père et j'ai dû fuir ma terre natale clandestinement à bord d'un caboteur de la compagnie Scotto, Ambrosino et Pugliese pour arriver dans une France qui ne m'attendait pas.

Une autre question s'imposa un peu plus tard à moi. Comment cette famille algérienne pouvait-elle savoir ce qu'elle aurait dû faire, elle qui n'avait ni information valable ni culture géopolitique et vivait dans un monde de propagande et de mensonges ? À cette même époque, je n'étais guère plus avancé qu'elle et me sentais déchiré entre ce que me disait ma raison et ce que ressentait mon cœur.

Mais laissons là le passé ; Li Fet Met (le passé est mort) aurait pu dire un sage arabe s'il en avait eu un dans ces conditions à cette époque et à cet endroit.

Salut Hocine, on s'en fume une dernière ?

Interview de Bernard Beurton

(civil arrivé à 15 ans en Algérie pendant la guerre)

Mon père était commerçant « itinérant » en France et, à chaque vacances scolaires, il m'emmenait avec lui sur les routes, du Nord au Sud et d'Est en Ouest.

Les autorités françaises en Algérie ont essayé d'organiser, entre autres, des manifestations commerciales, foires expositions, pour tenter d'apaiser un peu les esprits, pour essayer de réanimer un peu l'Algérie sur le plan culturel, amical et autre. Mon père a reçu des propositions et c'est ainsi qu'il s'est expatrié pendant les « événements » à l'époque. Il a dû partir en Algérie aux alentours de 1956 et il est rentré en 1962 lors des accords d'Évian. Il fallait rentrer parce que ça se passait très très mal à la fin.

Donc je suis allé retrouver mon père pendant deux ans, de 1960 à 1962, j'avais environ 15 ans. Je suis rentré en 1962 et, en 1962, mon père ne m'a pas accompagné dans l'avion mais m'a jeté dans l'avion, parce qu'il fallait absolument déguerpir.

Une fameuse anecdote

On était à Orléansville et on devait aller sur un marché dans un petit patelin et au lieu de prendre par le bord de mer, mon père avait décidé qu'on passerait par la montagne, parce que c'était plus court, pas plus facile mais plus court. Il avait une maison à cette époque à Oran, rue de Mostaganem mais, pour chaque déplacement, il avait son fourgon avec une caravane à l'arrière de 11 mètres de long, dans laquelle on vivait.

Avec nous, il y avait un jeune Arabe, que mon père avait embauché. Il s'appelait Abdelaziz



La rue de Mostaganem à Oran.

mais mon père l'avait surnommé Gaston, et, du coup, tout le monde l'appelait Gaston. C'était un brave garçon, un petit peu plus vieux que moi. Il devait avoir 17 ou 18 ans. Un type bien.

Donc on attelle la caravane et on part dans la montagne. Arrivés au pied de la montagne, on voit les gendarmes qui nous arrêtent et nous demandent où on va. Mon père leur explique et les gendarmes nous déconseillent vivement de passer par la montagne. Ce n'est pas très sûr. Il y a eu des accrochages il y a peu de temps. Ils nous invitent plutôt à rebrousser chemin et à passer par le bord de mer. Mon père, confiant, leur répond qu'on ne risque rien et on « attaque » la montagne. Le camion commence à devenir poussif dans les côtes avec la grande et lourde caravane.

Plus loin, on voit des hommes en habits typiques armés et bien armés, qui nous arrêtent. Mon père nous dit de ne pas bouger du camion. Pas de chance, on est tombé sur des fellaghas. D'après mes souvenirs, ils étaient peut-être une bonne cinquantaine de combattants, massifs et bien armés. Mon père descend et commence à discuter. On tombe sur un de leurs chefs, un ancien militaire français, un Saint-Cyrien, un Arabe bien sûr mais un ancien Saint-Cyrien, un type très très bien.

Mon père lui explique ce que nous faisons là et le gars lui dit « Non tu ne passes pas, mais, en plus, si on te laisse passer c'est ton arrêt de mort. Plus loin, il y a des gars qui, eux, ne vont pas te laisser passer. Ils vont te tirer dessus. » Ils discutent plus longuement et le chef fellagha lui dit qu'il est inconscient, que c'est la guerre, qu'ils ne sont pas là pour faire de la fantaisie et qu'il prend de gros risques avec sa famille, de gros risques de grimper dans la montagne.

Mon père lui explique alors qu'il a fait de la résistance en France contre l'armée occupante à l'époque, qu'il comprend qu'ils veulent défendre leur pays et qu'il n'a pas peur de personnes qui veulent défendre leur pays.

Le chef fellagha indique alors à mon père que, pour la forme, vis à vis de ses soldats, il ne peut pas le laisser repartir comme ça et lui demande ce qu'il a d'intéressant dans son camion. Nous avons des produits à vendre sur le marché mais qui ne valaient pas grand-chose pour eux. Après vérification, il demande ce qu'il a dans sa caravane. Mon père explique qu'il ne peut pas démonter les meubles de la caravane. Le chef lui rétorque alors qu'il n'est pas intéressé par les meubles mais par l'alimentaire. Avec deux autres fellaghas, ils entrent dans la caravane et emportent finalement de l'huile, des pâtes, du riz, tout ce qui était comestible, deux bonbonnes d'eau et un carton qui était

dans le fourgon. Le chef demande ensuite pour l'eau dans la caravane mais mon père lui explique que celle-ci décante et ne sert que pour les douches et la vaisselle, et il la lui déconseille. Le chef n'insiste pas et l'en remercie.

Une fois tout récupéré, le chef l'enjoint de faire demi-tour et de partir. Sauf que mon père lui annonce qu'avec la caravane, cela ne sera pas possible de faire demi-tour : « Avec le fourgon, je vais faire 30 manœuvres, mais avec la caravane, impossible. Donc si tu veux que je fasse demi-tour, tu vas dire à tes gars qu'ils s'y mettent tous et qu'on tourne la caravane sur place. »

Donc j'ai vu, de mes yeux vus, des fellaghas tourner la caravane que l'on a ré-attelée derrière le fourgon et on est rentré tout penauds. En descendant, on est retombé sur les gendarmes qui, surpris de nous revoir, demandent s'il y avait

de la « visite » en haut, un barrage. Mon père leur répond par l'affirmative sans savoir indiquer leur nombre exact et précise qu'ils sont partis. Ça a dû accrocher derrière mais enfin, nous, on a eu la vie sauve..., après bien des palabres.

On a eu beaucoup de chance de tomber sur ce gars, ce chef fellagha. On l'a vraiment échappé belle. Mon état d'esprit à ce moment, c'était la peur. Quand j'ai réalisé que c'était des fellaghas j'ai vraiment eu



Rue de la Bastille, 1956 à Oran, Algérie.

© Photo JP Vasse



*On est reparti sur les routes (...) c'était l'aventure. (...)
Il se passait des choses de temps en temps
qui nous rappelaient à l'ordre*



peur. D'ailleurs, le jeune qui était avec nous aussi, s'est dit « On est mort ». Il a dit ensuite à mon père : « Tu sais Jojo, faut pas recommencer ça, on a vraiment eu de la chance. »

Le frère aîné d'Abdelaziz (Gaston), qui lui aussi était dans la résistance algérienne (ou la rébellion selon le camps dans lequel on se trouve), a certifié à mon père qu'on avait eu de la chance et lui a fortement conseillé de ne surtout pas recommencer, qu'il n'y aurait pas de deuxième chance.

Une autre fois, on a eu la vie sauve grâce à ce frère d'Abdelaziz. Nous allions faire un marché à Sétif et il nous a prévenu de ne pas y aller parce que le marché allait être attaqué et, effectivement, il y a eu trois grenades qui ont explosé et il y eu beaucoup de morts.

Quand je suis arrivé en Algérie, j'avais donc 15 ans, je savais qu'il y avait la guerre mais je n'en étais pas vraiment conscient. J'allais avec mon père donc je pensais que je ne risquais rien. L'Algérie c'est comme la Côte d'Azur, au niveau paysage : c'est la mer bleue, l'Atlas, les montagnes ; c'est l'équivalent de ce qu'on a ici. Je n'étais pas trop dépaysé du fait de mes précédents voyages avec mon père. Je travaillais avec lui, ça se

passait bien. Quand je suis arrivé, il était un peu sédentarisé parce que je suis arrivé dans une période un peu creuse, en octobre. Il n'y avait plus de manifestations commerciales donc on ne faisait plus que les marchés sur Oran. On était dans la maison, c'était tout à fait différent.

Et, aux environs de fin février, début mars, il fait beau plus tôt, on a repris les manifestations. On est reparti sur les routes, on allait à Orléansville, Bône, Alger, Constantine. On est descendu jusqu'à Ouargla, Tougourt, Biskra, la porte du Sahara. C'était bien sympa, c'était l'aventure. Il se passait des choses de temps en temps qui nous rappelaient à l'ordre : un bus qui explosait, etc., c'était la guerre.

Plus on avançait dans le temps et plus ça se durcissait. Ensuite, c'est devenu invivable avec le FLN d'un côté et l'OAS de l'autre. Quand de Gaulle a dit que les Algériens allaient prendre leur autonomie, bien sûr, tous les colons d'Algérie n'ont pas vu les choses de la même façon et ils ont organisé l'OAS contre de Gaulle. Et contre de Gaulle, ça voulait dire aussi contre les Pieds-Noirs qui ne voulaient pas jouer le jeu. C'était devenu très compliqué. C'est là qu'il fallait rentrer.



Les civils

Mon père m'a jeté dans l'avion au mois d'avril et lui est rentré au mois de mai. Quand mon père était sur le bateau pour rentrer, ça tirait sur le quai en direction du bateau. Il est rentré sans rien. Là bas, on avait le fourgon, la caravane et une 404. Mon père a laissé la 404, la caravane. C'était impossible de tout rapporter. En revanche, il a essayé de rapporter le fourgon en le chargeant le plus possible. Mais le fourgon est toujours dans le port d'Oran. Ils l'ont jeté dans la mer. Ils levaient les véhicules dans des filets et au dessus de l'eau, le gars a lâché le filet quand il a vu que c'était un fourgon et qu'il était chargé. Mon père est rentré « une main devant, une main derrière ». Il a pu vendre la maison à un de ses voisins, un Arabe avec qui il était ami. Il l'a vendue, je ne sais pas trop, j'étais gamin, je ne m'occupais pas de ça, mais au moins le dixième de sa valeur.

De retour en France, on n'en a pas vraiment reparlé, pas plus que ça. Mon père admettait que ces personnes veulent leur indépendance. Il disait toujours : « Je me suis battu pour que les Allemands foutent le camp de la France. J'aurai eu du mal à ne pas comprendre ces gens là qui voulaient récupérer leur pays. »

Ce qu'il aurait fallu, je vois ça maintenant avec du recul et avec mon âge, c'est, au



Batna, le marché.

© Dan Sloan

début des événements, faire participer les Algériens à la vie de l'Algérie. L'Algérie n'était pas une colonie mais un département français, mais on aurait dû faire participer les Algériens au développement de l'Algérie, à l'administration de l'Al-

gérie, ça se serait sûrement passé différemment. Mais comme tout était dirigé uniquement par les Français de métropole, à terme ça ne pouvait pas « coller ».

De plus, j'ai appris plus tard que nos bons cousins américains nous avaient donné un sérieux coup de main là bas ou un sérieux coup de pied au c*... à nous faire mettre dehors. Ce qu'ils avaient fait en Indochine, ils ont réitéré en Algérie en armant et en payant le FLN. Quand ils ont vu ensuite que ça tournait vinaigre, ils ont fait la même chose avec l'OAS. Ce sont eux qui ont payé et armé l'OAS contre de Gaulle.

J'ai habité Oran, c'était une très belle ville, pratiquement essentiellement espagnole, c'était merveilleux : monter à Santa Cruz au dessus du port militaire. C'était vraiment un très beau pays. C'était un pays où, malgré les événements, il faisait bon vivre ; donc en période de paix, ça aurait pu être merveilleux, si la France avait joué différemment...

